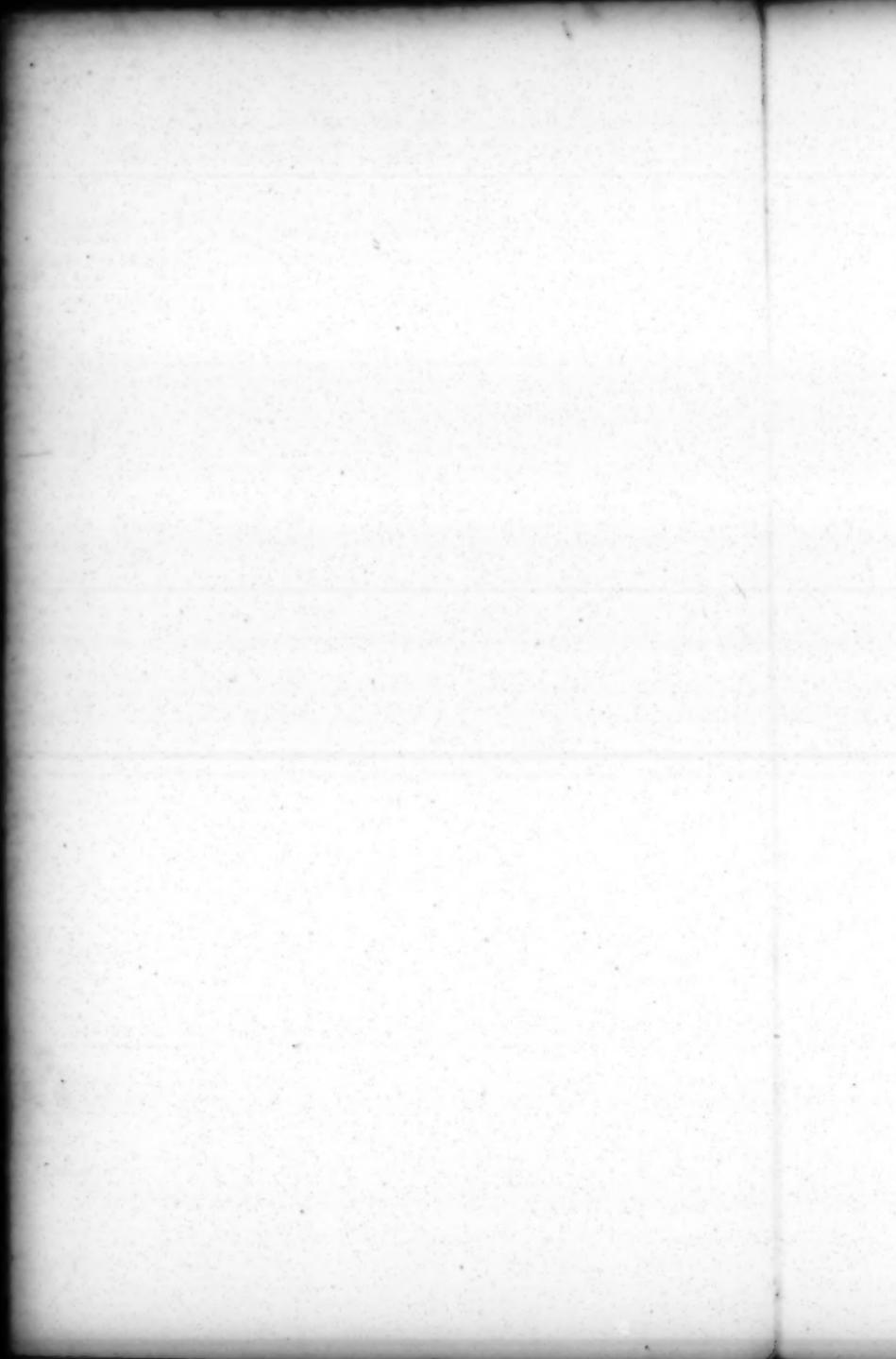


COLLECTION
C O M P L E T T E
D E R O M A N S.







I

L

D

I M I R C E ,
o u
**LA FILLE
DE LA NATURE.**

TOME PREMIER.



A LONDRES ,

M . D C C . LXXXII

D

G
bit
ma
pol
Cle
ph
me
Ex
Fri
rie
fai

(
orn
(
ten

É P I T R E D É D I C A T O I R E

A

Z É P H I R E.

J'ETOIS sans chausses , sans habits , sans chemises & sans pain , ma chere Zéphire , quand je composai cet Ouvrage . Il y avoit à Cleves (1) , Capitale de la Westphalie , un Serrurier François , nommé Jérôme . Il logeoit chez son Excellence Madame la Douairiere Fricau (2) , femme pleine d'expérience , qui tenoit des lits très-malfaisans pour les garçons Serruriers ,

(1) Méchante Ville très-mal propre ; mais ornée des plus magnifiques dehors .

(2) Madame Fricau étoit une placé qui n'e-
tenoit pas long-temps devant l'ennemi . Ellé

É P I T R E

Menuisiers & Cordonniers , à cinq liards par tête. Jérôme fut touché de ma misere ; il me propofa la moitié de fon grabat , s'accommoda avec l'hôtesle ; & pour deux liards de plus , il me procura l'avantage de coucher à ses côtés . M. Jérôme le Serrurier n'étoit point appetif- fiant : aux risques de faire beaucoup de tort à mon ame dans l'autre monde , & d'être un peu excom- munié dans celui-ci , j'aurois pré- féré la couche délicieuse & les côtés recherchés de Mademoiselle H... (1).

M. Jérôme avoit le bonheur d'ê- tre dans les bonnes graces de Ma-

étoit veuve d'un Trompette , d'un Fifre , d'un Tambour , d'un Chaudronnier , & en cin- quiemes noces ; de Jean Triboulé , Sonneur de la Paroisse de Cleves

(1) La plus jolie vierge du théâtre François , mais la plus médiocre Actrice après la détestable Madame le K....

DÉDICATOIRE. 3°

dame Fricau ; elle avoit jetté un coup d'œil de sacrement sur ce Monsieur , digne d'une Duchesse ; aussi étoit-il digne de sa vieille veuve , qui , en sa considération , nous avoit donné un coin distingué de son grenier . Je n'avois pas un sol pour avoir de la chandelle ; les modiques journées de mon ami ne lui permettoient point de fournir à cette dépense ; que faire ? j'imaginaï , ma chere Zéphire , ce que tu vas lire .

Mon hôtesse avoit un gros chat ; je fis de la bougie avec le matou . J'arrangeai en conséquence une planche sur ma table , où , par le méchanisme artificiel de deux morceaux de bois , je fixai la tête du chat à quatre pouces de mon papier ; ses yeux étincelans jettoient une lumiere qui m'éclairoit parfaitement .

Le matou , qui n'aimoit pas à rendre service , comme les Grands , s'avisa , quelques jours après de fermer l'œil . Il fallut encore recourir à ma pauvre imagination . La nécessité est la mère des cinq grosses Fermes & de l'industrie (1) : je fischi , à une petite distance du chat un morceau de bois d'où pendoit une ficelle , au bout une balle de plomb ; & quand le matou s'avisoit de fermer les yeux , je lui coignois la balle contre la physionomie , ce qui lui fit perdre bientôt la mauvaise habitude de fermer l'œil . Avec un peu d'exercice , je vins à bout de styler si par-

(1) Droit singulier imaginé exprès pour détourager les Artistos qui font à Paris , avec quelques onces d'or , un commerce de tabatières , d'éventails , de modes & de colifichets , plus considérable & plus certain que celui de nos Colonies . Pourquoi engourdir les bras , taxer les galens , dismer sur l'habileté , & rognier les ailes de l'imagination & de l'industrie ?

DÉDICATOIRE. 5

faitement le chat , qu'il tenoit la tête
roide & fiere comme un Echevin de
Paris qui va en procession faire une
neuvaine à Sainte Genevieve pour
avoir de la crotte.

Ce fut à la lueur de cette nouvelle
bougie , ma chere Zéphire , que je
composai l'Ouvrage que j'apporte
à tes genoux. Je l'aurois sans doute
perfectionné , si mon boulanger n'é-
toit venu interrompre mes travaux
littéraires. Cet homme effroyable
est un vieux mortel , qui ignore ab-
solument le ton de la bonne compa-
gnie ; ses phrases sont d'une tour-
nure qui ne décele point le génie
créateur ; c'est un misérable plagiaire
qui copie mot pour mot tous les
boulangers de l'univers. Il m'ap-
porte tous les trente jours une feuille
périodique que je lis avec autant
d'humeur que l'Année Littéraire.
Juge , ma chere Zéphire , du ton

6 E P I T R E
de ces ouvrages, par la production
ci-jointe.

M E M O I R E.

Du pain fait & fourni à M. Modeste Tran-
quille Xang-Xung , par Maître Honoré
Durpetri , Boulanger à la porte de La Haye ,
à Cleves.

Du premier Avril 1762.

L. S. D.

Un pain d'une livre pâte ferme , . .	o. 2. 6.
Du 3 , un pain d'une livre mollet ,	o. 4. 0.
Du 7 , deux pains à café ,	o. 4. 0.
Du 10 , un pain de quatre livres pâte molle ,	o. 9. 0.
Du 15 , idem ,	o. 9. 0.
Du 18 , un pain d'une demi-livre pâte molle ,	o. 2. 0.
Du 20 , un pain de quatre livres pâte ferme ,	o. 8. 0.
Du 25 , un pain de quatre livres bis blanc ,	o. 6. 6.
Du 17 , un pain à café , . . .	o. 2. 0.
Du 30 , un pain de deux livres ,	o. 5. 0.
<hr/>	
T O T A L . . .	2. 12. 0.

DÉDICATOIRE. 7

Qu'il est étonnant ma chere Zéphire , que les honnêtes gens n'aient point de crédit chez les boulangers ! Le premier de Mai , M. Durpetri vint me demander de l'argent avec le ton d'un homme qui en vouloit. Je dois donner , me dit il , une garniture de blonde à Madame Durpetri ; dans notre métier , nous sommes comme les procureurs , nous avons de grands travailleurs chez nous ; tandis que nons n'y sommes pas , on peut mettre la main à la pâte. Si je ne donne pas une garniture à Madame Durpetri , mon front sera aussi chaud que notre four ; il ne faut qu'un moment pour cela , & vous voyez que si ma femme manquoit de vertu , je serois accablé d'ennui , & couvert de honte , à cause que j'aurois de la vertu tout seul.

Je parlai poliment à M. Durpetri; je n'injurie point mes créanciers, c'est un talent réservé à la grandeur. Après beaucoup de raisonnemens qui n'aboutissoient à rien, car je n'avais point d'argent, le boulanger, frappé de ma misere & de ma stupidité, me dit : à quoi diable vous amusez-vous à noircir du papier ? j'aimerois mieux barbouiller des roues de carrosse : un métier qui ne nourrit pas son homme, ne vaut pas le gros son de ma farine ; déchirez votre plume, laissez les hommes, ne songez pas à les corriger, la plupart ont besoin de rester fots, pour se croire heureux dans ce monde & dans l'autre.

Cet homme me prenant sans doute pour un Chanoine de Notre-Dame, me fit des questions aussi naturelles que celles qu'on pourroit faire aux lâches soldats du

DÉDICATOIRE. ,

Pape (1). Monsieur, me dit il un peu rudement, pourriez-vous, par hasard, remuer le bras? Oui; assurément, lui dis je. Bon; bon; pourriez-vous aussi lever le pied à une certaine hauteur? Oui, je trouve cela encore possible. Eh bien... allons, levez le bras, hausssez le pied. Je fis l'un & l'autre; les ames honnêtes ont de la complaisance pour leurs créanciers.

Non content de ces questions, M. Durpetri me fit recommencer & répéter cinq à six fois cet exercice: alors il prit un manche à balai, me fit exécuter toutes les figures d'un homme qui bêche la terre. Satisfait de mes progrès, il me dit: Bravo; suivez moi; & je vous donnerai quittance.

(1) J'entends les Militaires à la solde de Rome.

Mon Boulanger me conduisit dans son jardin , & me montrant la terre , il me dit : Voici une bonne mere , elle nourrit tous ses enfans ; caresssez-la avec cette bêche , en remuant simplement vos bras , comme vous avez fait avec le manche du balai ; le pain ne vous manquera jamais , & de la vie vous ne devrez rien aux boulangers.

Je travaillai huit jours dans le jardin de M. Durpetri : le Samedi il me rendit le mémoire quittancé ; & me crachant tout le latin qu'il avoit retenu , il me dit : *Disce , puer , virtutem , ex me , verumque laborem.*

Cette semaine , occupée si utilement , me donna du goût pour le travail . J'admirois la nature qui avoit pourvu si abondamment aux besoins des hommes , en leur fournissant des bras . Frappé de cette attention , je me prosternai à terre ,

& je
con-
com-
bras
mais
core
lang-
con-
çoif-
d'un
mie-
cett
vai
à A
ces
voy
deu
dar
de
fai
cri
ob
ca

DÉDICATOIRE. 11

& je m'écriai : ô Providence féconde, que tu aimes les mortels ! comment, je n'ai qu'à remuer les bras, & rien ne manquera désormais à ma félicité ! Je travaillai encore quelques jours chez le boulanger. Le hasard me procura la connaissance d'une Dame Françoise, qui m'offrit vingt arpens d'une terre inculte, & une chaumière délabrée ; je courus habiter cette paisible retraite, & j'y trouvai ma subsistance. Un Libraire d'Amsterdam, qui n'étoit point de ces durs Libraires Hollandois, m'envoya quelqu'argent pour acheter deux vaches, qui fournirent abondamment à mes besoins. Enchanté de mon nouvel état, jaloux de te faire part de mon bonheur, je t'écrivis, ma chère Zéphire : ô doux objet, que l'univers connoisse ton cœur ; il sera toujours plus cher

mon ame que ta beauté éclatante.

Te souvient-il, Zéphire, du moment fortuné où nos cœurs s'entrouvirent ? Une tanse avare & détestable t'appella du fond de la Province à Paris : son infame avarice te sacrifia dès l'âge de quinze ans à l'inepte passion d'un riche publicain. Ce fermier t'accabla de richesses, de biens & de ses feux impudens : ton cœur , qui n'avoit connu que l'innocence , gémissloit dans ses bras coupables ; nous nous trouvâmes par hasard à Verailles ; tes yeux rencontrent les miens , une forte sympathie lia nos ames , l'heure d'aimer te rendit sensible , tu me donnas ton cœur , tu reçus le mien : dans les moments délectables que je passois avec toi , je te parlois sans cesse des délices de la vie tranquille ; j'osai te la peindre au milieu du faste & des richesses

de

DÉDICATOIRE. 13

de tes appartemens. Ces images délicieuses pouvoient elles s'imprimer dans ton ame? Oui, tu m'aimois; ton goût étoit le mien, & tes desirs long-temps avant hâtoient l'instant de jouir de ce fort en-chanteur.

Je quittai Paris, où le fanatisme me poursuivoit; je restai quelque temps chez un peuple dur, indigne des caresses de la nature; aussi leur a-t-elle refusé ses bienfaits. Des hommes d'or & de boue, qui ne connoissent d'autres gentillesse que l'intérêt, peuvent-ils lui appartenir? Je quittai ce pays barbare; je vins me fixer sur ces bords isolés, où vingt arpens de terre, une chau-miere obscure, une bêche, un ruisseau, font tout mon bien. Je t'écrivis, ô fille aimable! de venir embellir ce séjour; tu n'y trouveras d'autre trésor que mon cœur;

Tom. I.

B

je ne posséderai d'autres richesses que le tien : tu baîses ma lettre , & tu t'arraches à l'instant des bras du publicain ; tu oublies la vie voluptueuse & inutile de la Capitale ; tu voles dans ce coin heureux de la terre , où tu dois trouver ton amant & le bonheur.

A cent pas de ma chaumiere , tu m'apperçois couvert d'une grosse étoffe , une bêche à la main cultivant un champ encore ingrat. Je songeais à toi dans ce moment , je comptois les minutes qui devoient précéder la lettre ; c'étoit le lendemain que je devois la recevoir , & tu étois déjà arrivée ; tu fors subitement de ta voiture ; & malgré la richesse de tes habits , tu te précipites dans mes bras , tu répands des larmes , ce sont celles de ton cœur ; mes levres reconnoissantes les recueillent sur tes belles joues ; je te

ferre tendrement : c'est Zéphire & la félicité que je fixois pour toujours dans mes bras.

Tu entres avec joie dans ma cabane obscure ; sa pauvreté ne refroidit pas tes transports , tu ne cherchois que mon cœur. La simplicité qui te frappe sous ce toit rustique, est celle d'une ame qui est à toi: tu vois ma garde robe étalée sur un bâton , une méchante paire de souliers , des chausses délabrées , deux chemises , une vieille perruque , qui , dans ses jours naïfsans , n'a jamais bien été qu'à l'air de mes souliers : quelques livres , une plume mal taillée , des bribes de papier , voilà les richesses de ton amant , mais il a ton cœur.

Nous soupons: ô Dieux ! c'est avec Zéphire que jesoupe: nous élevons nos mains pures au Ciel ; il nous écoute toujours, puisqu'il nous

a réunis; du pain, des fruits, voilà
les noces que ton amant t'apprête, je
t'embrasse , nous nous promettons
une tendresse éternelle. Le Dieu de
la Nature bénit nos sains nœuds.
Je te conduis vers une couche que
la candeur habite a déformais avec
toi ; deux pieds de bois la soutien-
nent , un sac rempli de feuilles se-
ches est le trône tranquille de nos
plaisirs; ta tête repose sur mon sein,
tandis que , dans un songe enchan-
teur, je cueille les lis & les roses que
l'Amour a répanlues si abondam-
ment sur tes appas.

L'Aurore paroît , elle t'éveille ,
tu souris de te retrouver dans mes
bras , un songe t'en avoit assurée;
ton cœur , pour la premiere fois, est
enchante que tes songes ne soient
plus trompeurs: tu te leve, je vais
te montrer nos richesses ; ce sont
deux vaches que je remets à tes soins.

Nou
tu v
ques
simp
mier
te le
paru
pou
vent
ron
cens
enfl
ron
tabl
bau
fere
sein
vou
set
du
agi
sag

DÉDICATOIRE. 17

Nous partons pour la ville voisine,
tu vends tes habits précieux, tu tro-
ques les autres contre des vêtemens
simples. La magnificence des pre-
miers cachoit tes appas, les derniers
te les rendent; as-tu besoin d'autre
parure que tes charmes? Je cultive
pour toi d'innocentes fleurs; les
vents favorables de Paphos verse-
ront sur leurs calices le baume & l'en-
cens qu'on offre au Dieu qui nous
enflamme! que ces bouquets senti-
ront bon! ils auront l'odeur délec-
table de ton cœur. Douces fleurs!
baume de la nature! que vous
serez heureuses! vous ornerez le
sein délicieux de Zéphire, ma main
vous arrangera autour de son cor-
set; semblables à la robe légère
du printemps, les zéphirs vous
agiteront, mais son beau sein ne
s'agitera que pour moi.

Tu es déjà accoutumée dans ma

chaumiere , tu n'as plus de desirs ;
nous nous possédons ; échappée
des bras d'un sultan orgueilleux ,
tu ne gémis plus sur les coussins
d'or de la richesse ; tes doigts , qui
n'avoient touché que des roses , ne
sont point étonnés de presser les
flancs d'une vache pour en extraire
le lait ; j'en goûterai , cet espoir a
déjà payé tes peines .

Tandis que je suis à défricher
mon champ , tu prépares notre
nourriture : à neuf heures , tu ac-
cours , tu souris , tu vas me revoir .
Dans une corbeille de jonc que nos
mains ont formée , tu m'apportes
du pain & des fruits ; tu viens me
les offrir comme la récompense de
mon amour & de mon travail.....
Assis sous l'ombre du même hêtre ,
nous mangeons ce pain en'emble ;
qu'il est savoureux ! c'est Zéphire
qui l'a fait , & Zéphire est à mon côté .

DÉDICATOIRE. 19

Tu retournes à la maison, en regardant à chaque instant derrière toi; tu marches avec lenteur, jusqu'à ce que tu m'aies perdu de vue. Le corps nonchalamment appuyé sur ma bêche, mes yeux suivent tes pas, je te vois encore, je te perds, je te revois, une colline plus haute te montre encore à mes yeux, & te dérobe enfin à mes regards; à midi je reverrai Zéphire: cet espoir ranime mes forces, je reprends mon travail.

Sans le secours de ces magnifiques babioles qui enrichissent Julien Leroi (1), je t'appris à connaître le cours d'un astre que tu redoutais à Paris. Dans le court espace du temps qui s'envole, nous n'avons que deux instans qui nous

(1) Famoux Horloger.

10

É P I T R E

intéressent, le midi & le soir; moments désirés qui doivent me ramener dans tes bras, je t'ai montré que le soleil paroissoit à midi sur le seuil de la porte de notre chaumière; que le soir ses rayons courbés annonçoient le retour de la nuit; mon travail est l'aiguille d'un cadran qui trace sur mes sillons le temps où je vais te revoir; j'avance, je découvre notre demeure, & je t'ai déjà vue; j'arrive, tes bras sont ouverts; Zéphire, que que nous sommes heureux!

Sur un simple tréteau tu as posé la soupe que tes mains appétissantes ont apprêtée; nous bénissons le Ciel de notre riche médiocrité & de notre amour, le plus grand de ses bienfaits; tes charmes affaiblissent les mets que tu me présentes; c'est pour nous aimer davantage que nous prenons cette

salutaire nourriture. Le soleil est arrivé au pied du tréteau , c'est le moment qui me rappelle au travail. Je pars , je suis triste , mes derniers regards restent sur toi , je ne puis prononcer qu'à ce soir.

Le soleil change chaque jour le moment de son coucher , ton impatience compte les minutes ; tu te trompes toujours , c'est pour me rejoindre plutôt. Je crois voir ses derniers rayons te ramener à mon champ. De loin j'ai déjà vu une ombre descendre de la colline ; je suis ému , je veux m'appuyer sur ma bêche pour mieux fixer l'objet , m'assurer si c'est toi : tu approches , je te reconnois , ma bêche tombe , mon travail est fini , mes bras fatigués s'ouvrent encore ; mais c'est pour les délasser en les entrelaçant dans les tiens. Je reviens avec toi , nous marchons lente-

ment ; pourquoi cette lenteur , Zéphire ? ne souperons nous point ensemble ? ne ferai-je point toujours avec toi ?

Un repas frugal est bientôt pris : nous allons dans le bois ; tu chantes ; Philomele qui connoît ta voix , te répond déjà ; elle t'attendoit , elle fait l'heure où tu viens chanter ; rival tendre , il t'accompagne , non pour embellir la douceur de ta voix , mais pour l'ajouter à la sienne ; tu l'as vaincu , il est glorieux : tes chants mélodieux ont enivré mon ame , le feu de tes accords a remué ma veine , je compose une chanson aussi gaie que ton cœur ; l'écho la répète , & les bois retentissent de mes vers & de nos feux.

Que tu m'intéresses , Zéphire.... tu gémis.... je tremble.... Dieux ! quelle pâleur se répand sur ton

DÉDICATOIRE. 23

teint ! la mort..... va t elle m'ôter la vie avec tes jours ! la douleur t'arrache des cris , que la douceur de tes humides regards veulent rendre moins sensibles à mon cœur..... Ciel ! je vais perdre Zéphire..... O Dieu de la Nature , ne l'as-tu faite si belle & si constante , que pour la montrer un instant à ma flamme !..... ô jour heureux !... quelle joie ineffable enchanté mon ame ! tu viens de mettre au monde un tendre fruit de nos amours : c'est ton image , j'y reconnois ces traits que ta beauté a gravés dans mon cœur ; je l'embrasse mille fois cette chere fille , c'est Zéphire multipliée.... Comment ! tu n'es pas seule dans mon cœur , tu te plais de voir mon ame partagée , tu t'applaudis de ces nouveaux sentimens ? Zéphire , à ta joie , je reconnois une mere.

Voilà, chere Zéphire, l'histoire de nos cœurs ; que la simplicité & l'ardeur de nos jours terribles passent comme les plus longues journées de l'été , pour revenir encore ! Puissions - nous les voir ainsi pendant soixante automnes ; après cet âge , finir au premier printemps , comme Philémon & Baucis !

O bonheur ! ô félicité que j'ai cherchée si long-temps, je ne vous dois pas à Jean-Jacques , au sage Adisson , au fou de Pascal , ni au frere Croiset de la Compagnie de Jésus ; c'est à toi seul que je la dois , brutal Durpetri , dont la voix baroque & barbare a servi d'organe à la nature. O mon boulanger : ô mes bras , que je vous ai d'obligation ! ô intelligence , dans laquelle je cherchois mon bonheur , que m'avois tu inspiré , quel

DÉDICATOIRE. 25

quel bien-être pouvois-tu m'offrir
dans l'arrangement bizarre de quel-
ques rimes stériles & ingrates ?
L'exil, l'emprisonnement & la
haine des sots ont couronné mes
premiers vers.

Chenilles de Versailles, vers-
luisans de Paris, gros limaçons de
Province, aurez vous le génie de
jalouiser mon bonheur ? Vos cœurs,
agités par l'intérêt ou la faveur,
le cherchent en vain dans ces pa-
lais somptueux, dans ces specta-
cles puériles, & dans ces coteries
plates & tumultueuses : remuez
vos bras, refluez dans les campa-
gnes ; c'est dans le cœur de ces
hommes rustiques que vous trou-
verez le bonheur ; rapprochez-
vous de la Nature, répondez à ses
vœux, remuez vos bras, & vous
verrez naître aussi-tôt le jour de la
félicité.

Tom. I.

C

26 ÉPÎTRE DÉDICATOIRE.

O chere Zéphire, c'est à tes pieds
que j'apporte cet Ouvrage : je le
consacre à tes charmes ; & le nom
de Zéphire sera pour lui comme
l'éclat naissant d'un beau matin
qui annonce une belle journée.

Je suis ,

CHERE ZÉPHIRE ,

Ton Ami ,

MODESTE TRANQUILLE XANG-XUNG.

*Edertal, près de Berlin ,
ce premier Mai 1765.*

MON ÉDUCATION, ET CELLE DE MA COUSINE SOPHIE:

P R É F A C E.

LONG-TEMPS après le sage Confucius, il parut à la Chine un Philosophe éloquent, dont les idées grandes, petites & extraordinaires ne pouvoient entrer dans la tête de personne, ni rester dans la sienne.

Cet homme étoit Européen ; des sa brusque jeunesse, il s'étoit fatigué à galopper après les chevaux qui sortoient de Genève ; plus âgé, il s'étoit noirci l'âme en donnant des leçons de vertu aux belles filles du Valais : enfin après

avoir polissonné long-temps dans les montagnes de Savoie, il eut le bonheur d'être parfaitement éduqué par un Prêtre Irlandois qui avoit oublié son Catéchisme.

Ce Sage s'endormit un jour à l'ombre d'un buisson. L'amour-propre marchant à quatre pattes, vint lui apporter un miroir ; il se regarda dans cette glace trompeuse. Honteux de se voir huché sur deux pieds comme ses semblables, il les quitta avec fierté, & vint gagner à quatre pattes les bords glacés de la Russie.

Il s'arrêta presque vis-à-vis de la presqu'île de Kamtchatka (1). La misère, le froid & la faim alloient moissonner les jours savans du Philosophe, lorsqu'il rencontra un ours blanc. L'animal frappé de l'allure du nouveau sauvage, s'arrêta ; le feu de la vérité qui brûloit

(1) Presqu'île au nord de l'Asie, entre le golfe du même nom & la mer du Japon à l'extrême orientale de l'Empire de Russie & de notre continent.

sur les joues de cet homme extraordinaire , amollit le cœur de la brute ; ses yeux cruels s'adoucirent , & l'habitant des neiges vint déposer sa férocité à ses pieds.

Les caresses de l'ours , l'intelligence de ses gestes aussi expressifs que le langage le plus éloquent , furent entendus du Philosophe. Il se mit sur le dos de l'ours , & se livra tranquillement à son instinct éclairé. L'animal glorieux de porter Jean-Jacques , traversa la mer glaciale ; tantôt il nageoit sur ces eaux froide , tantôt il marchoit légèrement sur les glaces. Après quelques jours de chemin , ils arriverent dans l'isle des ours blancs.

Les ours habitans de cette île sont avantagés d'un instinct supérieur à la petite raison humaine qui fait des progrès si lents chez les hommes. Ces animaux furent transportés de joie en voyant un homme rendre un hommage aussi vrai à leur allure naturelle. Pour le rendre plus semblable à eux , ils le lécherent si parfaitement , que le Philo-

sophe fut le plus élégant quadrupède de l'isle. Ce fut dans le commerce des ours blancs que Jean-Jacques puisa cette grande Philosophie, l'étonnement de l'humanité ; ce fut-là qu'en suivant l'éducation des jeunes ours, il prit les premières connaissances de cette brillante manufacture de pendules à deux pieds, qui devoient produire les Emiles & des hommes.

Le Philosophe jaloux de se rendre extraordinaire, proposa une nouvelle marche aux ours blancs ; leur prouva par trois cens soixante & quinze paradoxes, la nécessité de marcher à deux pieds. Il y a sous la voûte qui vous couvre, leur dit il, des animaux aimables, légers, inconséquens, qu'on appelle François ; ils ont parmi eux des Savans, des vieux Seigneurs, des Fermiers généraux, qui ne sont guere mieux léchés que vous. Un peu avant le règne de François I, ces animaux infiniment petits de tête, se sont avisés de se redresser sur leurs deux pattes de derrière : cette nouvelle allure leur a donné un peu

É D U C A T I O N . 31

de considération dans ce monde , & l'avantage d'être impertinens chez l'étranger. Imitez ces jolis animaux : les Anglois , les Allemands , les Suisses & toutes les Nations les copient : copiez-les aussi ; vous réussirez peut-être mieux que toutes les Nations , si vous pouvez être moins ridicules que toutes les Nations.

Pour engager plutôt les ours à marcher un peu mieux qu'ils ne font , le Philosophe Suisse leur dit : J'ai tourné long-temps à Paris dans le tourbillon de la bonne compagnie de quelques citoyens de Genève , qui vendoient de mauvaises montres à répétition , & de bons paquets de Faltran : : je les régalois quelquefois de concerts Italiens. En cherchant de la bonne musique sur les Boulevards , j'ai rencontré de vos frères qui marchoient à deux pieds : il est vrai qu'ils tenoient comme les Suisses , les pieds endedans ; mais en revanche , ils faisoient la révérence comme les gens du Marais , & l'exercice à la Prussienne aussi-bien que le Guet à pied de Paris.

Le système du Philosophe ne fut point goûté ; les ours blancs accoutumés depuis la création à marcher tout naturellement à quatre pattes , ne voulurent point changer leur marche. Les lettres du pays lui dirent : Frere , la sagesse est une pierre tombée du ciel ; en tombant , elle s'est brisée en mille pieces : vous croyez peut-être avoir tous les morceaux de la pierre , vous vous trompez. Pour nous que la Nature a avantagez d'une vue fine & perçante , nous ne voyons au travers de vos paupières malades que quelques brins de poussière tombés dans vos yeux ; l'œil vous en cuit , vous aurez beau le frotter , vous ne verrez pas plus clair que les autres dans les profondes ténèbres qui enveloppent ce globe. Plus sages que les Rabins & les Docteurs , tâchez de faire sortir cette poussière de votre œil , & songez toujours que cette pierre céleste n'a jamais existé en entier sur la terre , & qu'il faut être parfaitement insensé pour se flatter d'être parfaitement sage.

Le Philosophe se croyoit trop éclairé

pour se rendre à la logique des ours blancs ; il quitta ses chers frères : le portier de l'académie le transporta sur son dos dans l'île de Robinson Crusoe , où il bâtit un collége pour l'éducation des garçons Menuitiers & des paysans. Ce fut à cette fameuse école que mes ancêtres furent élevés. Mon grand pere , mes oncles , mes tantes , & sur-tout ma cousine Sophie , y avoient puisé abondamment les principes de son inconcevable philosophie.

Mon grand pere qui aimoit tendrement ses petits-fils , se chargea lui-même de mon éducation. Dès que je sortis du sein maternel , il me mit sur la paille ; la nuit je pissois dans la paille. Le bon-homme étoit enchanté des progrès de mon éducation , lorsqu'il voyoit quo j'avois la paille collée au-derrière. Cette paille , disoit-il , doit étouffer dès le berceau les premiers feux de l'amour-propre , & mon fils sera un jour un homme , s'il se souvient d'avoir été élevé avec la paille au cul.

Mon grand-pere , guerrier comme un

marchand d'images , n'avoit pas peur des cloportes , des hennetons & des perce-oreilles . Pour me rendre inébranlable à l'aspect des pattes d'araignées , il en apportoit par poignées sur mon berceau : Je jouois avec elles , comme le jeune Hercule avec les serpens . Il est essentiel , disoit mon précepteur , qu'un enfant n'ait point peur des pattes d'araignées ; c'est un défaut d'éducation dans les belles Dames de Paris , que leur aversion constante pour les vieillards , les ours & les araignées . Pour seconder les leçons de mon grand-pere , ces infestes venoient ourdir leurs toiles autour des dentelles de mon béguin .

Mon grand-pere étoit fort laid , l'âge avoit encore ajouté à la nature . Pour m'apprivoiser avec les masques , il m'offroit trente fois le jour sa face monstrueuse . Je me fis insensiblement à la laideur de mon grand-pere , je le trouvai beau comme un ange . Cet enfant , disoit-il , se fait à ma physionomie ; il n'aura point peur des masques , il les trouvera toujours beaux , & c'est un agré-

ment de voir toujours de beaux masques. Les masques sont très-conséquens à la société ; tous les hommes en portent, il est donc essentiel que les enfans se familiarisent de bonne heure avec les masques.

Pour accoutumer mes yeux au feu de la Saint-Jean & aux reverberes de Paris , mon grand-pere battoit le briquet à chaque demi-heure devant mon berceau ; & pour me faire au bruit de cette ville immense , il frappoit sur une vieille marmite. Mon fils , disoit-il , sera un homme , il traversera les rues de la Capitale , sans être incommodé du bruit des Chaudronniers : sans la vieille marmite mon éducation étoit manquée , les Chaudronniers , les Crieuses de vieux chapeaux & M. le Kain me devenoient insupportables.

Aussi-tôt que les dents commencerent à me percer , au lieu d'un hochet , mon précepteur me donna des chiffons de papier , où l'on avoit façonné des macarons. Cette précaution étoit sage ; les grelots , les hochets font un tort consi-

dérable à la société : ces instruments sont la cause que la plupart des hommes n'ont plus de dents à quatre-vingt-dix ans.

Mon grand-pere m'apprit à marcher la nuit , & à me casser le nez sans chandelle ; il trouvoit sur-tout la dernière instruction merveilleuse pour me préparer sans frayeur aux spectacles des hémodorrhoides & aux lunes de ma femme : c'est disoit-il encore , la meilleure éducation qu'on puisse donner aux enfants ; par-là on leur apprend à se passer de Chirurgiens , des quinze-vingts & de bougies .

Mon précepteur avoit remarqué que mon cousin B.... étoit un poltron . Comme il vouloit faire de moi un Richard sans peur , il me dit : (1) Mon ami , tu es gourmand , tu aimes prodigieusement les gâteaux ! Veux-tu gagner un gâteau ? va-t-en porter à minuit de

(1) Ce conte est ici placé , pour faire honneur à l'érudition de mon grand-pere .

la bouillie chaude à ce pendu accroché à l'entrée du village. Je balançais un peu à cette proposition; & quoique déjà familier avec le masque de mon grand-pere, celui du pendu, un peu froidé du bas, me paroilloit trop effroyable. Cependant l'envie de dévorer un gâteau me fit accepter le marché. Tandis qu'on faisoit la cuisine du pendu, un domestique avoit couru à ce triangle irrégulier, & s'étoit couché sur l'un des angles. Je portai la panade dans un vaisseau au bain-marie, je l'offris toute bouillante au pendu. Le domestique stylé, me dit : chien d'etourdi, tu me brûles la gueule, ta bouillie est bien chaude. Quoique je crusse que c'étoit le pendu qui paraloit, je n'en fus pas effrayé, j'avois vu le masque de mon grand-pere, je répondis sur le même ton : coquin, tu n'as qu'à souffler. Le domestique alors se découvrit, me complimenta sur ma fermeté. Je revins à la maison, mon grand-pere m'embrassa, & me dit : cher Emile, tu réponds à mes vœux, tu n'au-

ras pas peur des pendus & des araignées,
tu seras un homme , & ton cousin B. un
poltron.

Devenu plus grand , mon précepteur
m'apprit à peindre sans principes & sans
maître ; nous peignions la nature telle
qu'elle s'offroit à nos yeux. Ce que j'at-
trapois le mieux , c'est que quand je trem-
pois mon pinceau dans de l'eau claire ,
je peignois parfaitement de l'eau claire ,
les oiseaux s'y trompoient , comme
aux raisins de ce fameux Peintre de
l'antiquité.

A quinze ans , on m'endoctrina du
métier de menuisier ; malgré mon ap-
plication chez Maître Jacques , je n'ap-
pris jamais qu'à faire des chevilles ; il
m'a reitré une si forte teinture de cet
art , que j'en fourre dans la prose , dans
la ponctuation , & sur-tout dans les
vers.

A vingt-trois ans , il fut question de
me trouver une femme. Mon grand-père
vouloit me donner Mademoiselle Des-
marets , née Demoiselle , fille du bour-
reau d'Etampes , belle-sœur de Messire

Char
Dem
hom
raiso
futur
ans
avoit
du ,
lemen
venu
reuse
fois
Pour
clure
vai e
vé d
des e
Et
de s
à Pa
dix
men
soit
mon
disoi
ans

Charles Samson, bourreau de Paris. La Demoiselle étoit assez jolie. Le bon-homme en faisant ce mariage avoit ses raisons ; il attendoit des services de mon futur beau-pere. Depuis soixante & dix ans que mon grand pere existoit , il avoit mérité million de fois d'être pendu , & cela parce qu'il jouissoit tranquillement de cinquante mille livres de revenus ; il ne pouvoit ignorer sa malheureuse destinée , il avoit lu cent & cent fois sa sentence dans son Philosophe. Pour empêcher mon précepteur de conclure un mariage si sortable , je me sauvaï chez un oncle , qui avoit aussi été élevé dans les principes de la philosophie des ours blancs.

En entrant , mon oncle se plaignit de son fils , qui étoit depuis deux ans à Paris. Ce monstre , dit-il , dépense dix mille écus par an ; c'étoit précisément à cause que mon cousin dépensoit dix mille écus , qu'il étoit un monstre aux yeux de mon oncle. Oui , disoit le bon-homme , j'ai demeuré six ans à Paris , je ne coutois que dix-huit

cents livres à mon pere. Mon cher oncle , lui dis-je , comment étiez-vous habillé : Très bien ; c'étoit ta grand'mère qui se chargeoit de ce soin . Vous aviez sans doute un habit de drap uni , la veste & les culottes pareilles ? Voilà comme les peres & meres habillent ordinairement leurs enfans ; c'est le premier porte - manteau qu'un provincial apporte à Paris. Eh bien ! que dira ce crâne , cela n'est-il pas solide ? Assurément , cela est bon pour la durée ; mais ce n'est pas le ton : il faut des habits de goût , des modes , des filles. Avec dix mille écus , dit le bon-homme en m'interrompant , on a bien des habits ... Ton cousin a tort. Pas du tout , c'est vous , mon cher oncle. Comment ! j'ai tort ? comment un bec jaune comme toi voudra faire la barbe à un homme de mon âge ? Tu as beau plaider sa cause ... les libertins s'entendent ... Mon fils peut vivre à meilleur compte. Certainement il peut vivre dans la rue de la Harpe à l'auberge des Auteurs , occuper un appartement élevé comme

ces Messieurs, faire raccommoder vingt fois ses vieux bas, voir la bonne compagnie du port au bled, se façonner l'esprit avec Manséille Nanette Dubuc & Jérôme de la Grenouillere... Ne voyez-vous pas que la dépense que fait mon cousin, lui procure la connoissance du beau monde, où il prendra de bonnes & de mauvaises impressions, fera quelques sottises sur le bon ton, sera perfide avec grace, trompera toutes les femmes, se battra avec honneur, dissipera son argent ; & quand il sera marié, il réfléchira sur les égaremens de sa jeunesse, en p'aisantera, & deviendra sage comme un François.

Le bon-homme n'entendoit pas la marche de notre siècle. Comment, dit-il avec humeur, mon fils a des maîtresses ? Tant mieux, il ne fera pas un sot mariage ; les filles entrent aujourd'hui dans l'éducation & dans la police ; il en faut nécessairement dans les grandes Villes & aux jeunes gens, pour les déniaiser plutôt. Je n'avois point de maîtresse, répondit froide-

ment mon oncle ; c'est sans doute ce qui a été cause que j'ai épousé ma femme qui m'ennuie furieusement ; c'est un fardeau que j'enrage d'être constraint de traîner. Ah ! mon oncle, croyez-moi, laissez la liberté à mon cousin, ne suivez pas les principes de votre philosophe ; la nature est plus sage que lui, elle parle bien mieux au cœur des Hollandais.

Cette nation sage, qui ne s'est pas encore avisée de faire des traités d'éducation, est si persuadée que la jeunesse a un temps à passer, qu'un Hollandais demande toujours avant de marier sa fille, si le garçon qu'on lui propose a fait des fottises, ou jeté ce qu'on appelle la gourme ; parce qu'ils savent qu'il y a un temps dans la jeunesse, où tous les hommes font des fottises. C'est la gourme de l'ame, elle attaque le cœur & l'esprit des jeunes gens, comme la teigne & la petite-vérole attaquent le corps. Quelques personnes en sont même marquées toute la vie. Nos François, par exemple,

qui ont le secours des éducations les meilleures possibles , ne deviennent sages que vers quarante ans ; on seroit honteux dans notre nation , de l'être avant cet âge. Notre gourme françoise est plus douce , mais plus lente à pousser , c'est la petite-vérole d'hyver ; votre Philosophe n'en garantira point son Emile ; son livre est tout au plus le secret de l'inoculation.

J'allai saluer ma tante , je trouvai ma cousine Sophie. Cette fille se faisoit adorer de tous ceux qui la voyoient : son pere & sa mere la veilloient si attentivement , que personne n'avoit encore osé lui déclarer les sentiments qu'elle inspiroit ; & le cœur sensible de ma cousine n'avoit fait que soupirer. J'étois le premier homme qui parloit librement à Sophie ; je lui dis des douceurs ; & quoiqu'elle fût la niece de mon pere , je ne trouvai point d'obstacle à l'aimer.

Comme j'étois persuadé que ma cousine ne pouvoit être sage qu'après avoir jetté sa gourme , je leptis du goût à

hâter son avancement. Après quinze jours de soins, pour nous rapprocher encore plus près, nous fûmes tous deux à pieds joints les degrés de consanguinité, je couchai avec ma cousine. Une femme de chambre, qui n'avoit pas encore atteint l'âge de l'instruction, mais qui savoit se rendre utile comme les bonnes femmes de chambre, nous couvrit du voile de la discrétion : depuis trois semaines, je partageois la couche délicieuse de ma cousine.

Le diable, qui ne dort jamais, à ce que disent les Capucins, veilloit pour notre malheur. Il s'avisa, le jour de la Pentecôte, d'inspirer à ma tante l'envie de faire ses dévotions. C'étoit un usage, que ma cousine devoit faire son bon-jour quand la mère avoit envie de faire son bon-jour. A quatre heures du matin, Madame entra chez sa fille; nous dormions profondément. La veillette, c'est-à-dire la femme de chambre, nous imitoit. Ma tante fut vivement étonnée de me voir dans les bras

de sa fille. La vieille sorciere ne fit point de bruit , elle descendit doucement , & fut conter cette aventure à mon oncle.

Le Philosophe accourut en chemise dans l'appartement de sa fille , à son aspect , ma cousine s'évanouit. Mon oncle , armé d'un bâton , me le fit tomber dix à douze fois un peu lourdement sus les épaules. Je sautai sur mon épée , je la tirai ; ce brave Gentilhomme n'avoit jamais vu briller que des lames de couteaux ; la longueur de l'instrument le fit trembler , il se crut mort , il crio au meurtre. Les domestiques accoururent au bruit. Ma tante pour mieux se disposer à la sainteté du jour , vomissoit mille horreurs ; dans ce moment les préceptes de Jean-Jacques furent en confusion : l'humeur , la rage nageoient sur les leçons , les sentences. Les deux Emiles , mâle & femelle , étoient deux démons.

Mon oncle vint dérechef pour frapper sa fille ; je parai le coup , je le menaçai , il recula ; il fit bien , je l'au-

rois enfilé , s'il eût touché ma maîtresse ; les beaux préceptes de mon éducation ne tenoient pas contre les dangers de Sophie. Hélas ! pourtant , quelle éducation , ou plutôt quels fruits ! j'avois déshonoré ma parente ; & j'allois plonger mon épée dans le sein de son pere.

Mon oncle , avec les lumières de la nouvelle éducation , étoit un imprudent de rendre ses domestiques témoins de la honte de sa fille : mais , dira-t-on , il n'est point aisé de se posséder dans ces momens ? l'histoire de mon oncle , sa brutalité , arriveroient à tous les peres & meres : elles ne doivent pas arriver à Emile , c'est Jacques qui le dit.

Consterné du sort malheureux de Sophie , honteux d'avoir violé les droits de l'hospitalité & du sang , j'étois agité de mille pensées. J'avois fait le mal , je sentois que le bien lui étoit préférable : mais le premier étoit plus aisé , plus joli ; & toutes mes réflexions se terminoient à ces courtes paroles :

pour
vois-
quoi
aimab
Je
hom
de ch
ter le
temer
ment
qui ju
Ce ju
bonne
gorge
en fê
blâm
son p
mien
répar
pere
soutie
racco
que c
esprit
Made
J'

pourquoi es-tu jeune ? pourquoi n'avois-tu pas jetté la gourme ? & pourquoi ta cousine Sophie étoit elle si aimable ?

Je sortis du château , car le bonhomme m'avoit dit vingt fois de sortir de chez lui , avec cette fureur de répéter les choses , que possèdent si parfaitement les vieilles gens. Je vins tristement à Paris. Je trouvai mon cousin , à qui je contai naturellement l'aventure. Ce jeune homme , qui vivoit dans la bonne compagnie , voulut d'abord m'égorger ; nous mêmes l'épée à la main ; en féraillant , la réflexion lui vint ; il blâma les vivacités , l'imprudence de son pere , de sa mere , la sienne & la mienne : tu aimes ma sœur , me dit-il ; répare ta sottise , demande là à mon pere , il donne dans les proverbes ; il soutient toujours qu'un bon mariage raccommode tout. Pour dissipier le noir que cette rencontre avoit mis dans notre esprit , nous allâmes voir Arlequin & Mademoiselle . . .

J'écrivis le lendemain à mon oncle ;

j'osftris de réparer l'injure que j'avois faite à ma *cousine*, je n'eus point de réponse. Quinze jours après , j'allai chez mon grand-pere le prier de s'intéresser à mon mariage. Il dinoit en grande compagnie ; comme enfant de la maison , j'entrai sans me faire annoncer. Le bon homme , en me voyant , se mit à crier : Comment , malheureux , oses-tu paroître à mes yeux ? scélérat , la terre peut-elle te porter ! pourquoi la foudre laisse-t-elle respirer un monstre tel que toi ! Cette réception rafraîchit un peu l'empressement que j'avois d'embrasser mon grand-pere.

Un jeune homme de la compagnie , plus aimable & plus tendre que les vieilles gens qui étoient à table , car mon grand-pere n'avoit qu'une vieille cour , tâchoit de calmer ses fureurs. Comment , lui dit-il , qu'a done fait Monsieur ? est-il si coupable ? . . . a-t-il assassiné ? . . . Il auroit mieux fait de tuer trente vauriens comme lui : hélas , Messieurs ! on l'a trouvé couché avec

sa

fa
son
dern
sotti
mais
les
fille
soit ;
Les
voilà
de la

La
grand
plus
raison
carille
tranq
passer
que q
ner q
suadé
de po
& les
chain.

Ch
j'allai
Tom

É D U C A T I O N . 49

sa cousine Sophie , cette jeune personne , que vous avez vue ici l'été dernier : le monstre a voulu réparer sa sottise en la demandant en mariage ; mais son oncle a été plus sage. Pour les punir tous deux , il a donné sa fille à un vieux Seigneur qu'elle haïssoit ; elle est mariée depuis huit jours. Les vieilles gens dirent : tant mieux ; voilà comme il faut punir les égaremens de la jeunesse.

La vieille & dure moitié de mon grand-pere , plus animée & dix fois plus entêtée que son homme , pour raisonner avec plus d'éclat , faisoit un carillon horrible : je l'écoutois avec la tranquillité d'un homme qui entend passer un carrosse. Telle est ma pratique quand j'entends crier ou déraisonner quelqu'un ; parce que je suis persuadé que nous sommes dans ce monde pour entendre le bruit des carrosses & les déraisonnemens de notre prochain.

Chassé de chez mon Précepteur , j'allai chez une tante , qui savoit mal-

Tom. I.

E

heureusement notre histoire. Elle avoit une fille laide & bête, deux qualités excellentes pour conserver les filles. En me voyant, elle crut que ma cousine étoit perdue. Vous ne coucherez pas ici, me dit-elle, je sais ce qui est arrivé chez mon frere. J'eus beau témoigner un repentir sérieux de ma faute, le désespoir d'avoir perdu Sophie, & lui faire entrevoir le mérite de sa fille; je ne pus la toucher.

Ma tante me croyant obstiné à rester, envoya chercher le Curé & la Justice de sa Paroisse. Je fus saisi tout-à-coup par quinze paysans, auxquels il ne me fut pas possible de résister. Le Curé, qui étoit un dur & parfait Janséniste, exhortoit cette canaille, assuroit ma tante qu'elle faisoit les volontés du Ciel en me maltraitant, qu'il falloit toujours éloigner de sa fille les occasions prochaines du péché.

Les paysans me conduisirent lié & garrotté comme un bandit, qu'on chasse d'un territoire. A une lieue du village, ils me délièrent, & me rendirent mon

É D U C A T I O N . 51

cheval ; je sautai à l'instant dessus , & courus sur eux ; je cassai le visage à deux ou trois de ces rustres , les autres se sauverent . Ma tante avec sa belle éducation m'exposoit à tuer quelques paysans , ou à me faire tuer ; & cela à cause qu'un Philosophe avoit voyagé dans l'isle des ours blancs , rêvé dans l'isle de Robinson , que ma cousine Sophie étoit jolie , & que je n'avois pas encore jetté ma gourme .

A mon retour à Paris , je trouvai une lettre fulminante de mon pere . J'employai toute mon éducation pour l'engager à me pardonner un instant de faiblesse ; il ne me répondit point , je hasardai d'aller le trouver . En entrant , il prit un bâton , m'en donna rudement , à cause que ma cousine Sophie étoit jolie ; il croyoit peut-être que son bâton répareroit la sortile que j'avois faite .

Chassé de la maison paternelle , je n'avois d'autre asyle que chez une jeune Demoiselle , dont j'avois le cœur . Je fus bien reçu , la mere consentit à nous ren-

tre heureux ; mais au moment qu'elle écrivoit à mon pere , elle reçut une lettre de mon grand-pere , qui lui mandoit l'aventure de ma cousine Sophie. Le mariage fut rompu : j'eus beau lui dire que ma faiblesse étoit une faute digne de mon âge , elle répondit qu'il ne falloit pas faire de faute , que les hommes n'étoient pas nés pour en faire. La fille se jeta à ses genoux , j'en fis autant. La mere fut inexorable.

Anéanti de ces aventures , je maudissois le Philosophe & l'éducation des ours blancs. Hélas , disois-je , Jean-Jacques n'est point sorcier ; c'est un somnambule , qui en coptant une cloche , croit apprendre les mathématiques aux enfans. Les hommes ont travaillé à l'éducation de leurs semblables , les Dieux ont descendu sur la terre pour les rendre meilleurs ; les sages & les Dieux ont-ils réussi ? les enfans d'aujourd'hui valent mieux que leurs peres , la preuve est dans toutes les familles. Je remontai dans la mienne , je trouvai que mon pere valoit mieux que mon

EDUCATION. 53

grand-pere ; & malgré l'histoire de ma cousine , je valois mieux qu'eux. Je vis qu'il seroit plus utile de faire un traité d'éducation pour les peres & meres que pour les enfans.

Nos peres & nos meres nous ont donné l'être , se citent toujours pour exemple. A les croire , ils ont été sages comme Solon , prudens comme Pythagore. Dans leur jeunesse , ils étoient les types de la chasteté , les modeles de l'obéissance , & les miroirs sans tache de la vertu. Leurs amis , leurs enfans & leurs domestiques ne croient point à ces oraisons funebres.

Ne sachant que devenir , j'allai m'offrir à un Capitaine. C'étoit un homme de trente-cinq ans ; je lui dis que j'avais eu le malheur de coucher avec ma cousine. Etoit-elle jolie , me dit-il ? Oui , Monsieur. Voilà un bon malheur ; vous êtes heureux dans vos accidens ; je voudrois avoir souvent de pareilles infortunes. Ce malheur , Monsieur , ne mempechera-t-il point d'entrer au service ? Oh ! pour cela non , nous coucherions

avec toute les filles d'une garnison ; que cela ne feroit point le moindre malheur. Le Roi raisonne mieux que les peres & meres , pourvu que vous ayez l'attention de tourner à droite & à gauche quand je vous le dirai , vous tenir quelques heures sur un rempart , sans vous écarter de votre poste , faire la cuisine de la chambrée à votre tour ; car ici , aussi-tôt qu'on est soldat , on est cuisinier : en reconnaissance de vos soins , le Roi qui a des sentimens , vous fera présent d'un habit , d'une paire de guêtres , d'un chapeau , de deux sols & demi chaque jour , du pain & de l'eau à discrétion.

J'ai vécu sept ans dans les troupes. Ces sept années me firent plus de bien que l'éducation que j'avois reçue. Le dernier de mes camarades valoit mieux que tous les peres & meres. Je n'entendois jamais dire : le Fermier n'a pas payé , cette vendange m'a bien coûté , les Braconniers chassent sur nos terres ; nous avions des cousins , & les peres

& les mères ne s'avoient point de nous donner des coups de bâton.

Je conclus que le système de l'éducation d'Emile ne pouvoit tout au plus faire d'un homme qu'une pendule à deux pieds. Je n'admirai plus les préceptes de Jean-Jacques, que comme les règles de l'horlogerie, appliquées à la nature humaine, & le Philosophe de l'île des ours blancs ne fut plus à mes yeux qu'un animal curieux comme le rhinocéros. Je compris que pour donner une bonne éducation aux enfans, il falloit les mettre au service dès l'âge de dix ans jusqu'à vingt. L'Etat par ce système auroit autant de soldats que d'hommes, & la société autant d'Emiles.

Il n'y a point d'endroit où la Religion s'oublie plus aisément que dans les casernes & dans les cloîtres. Les soldats ne pensent que légèrement à Dieu. La plupart des Moines, accoutumés aux rubriques de leurs heures, croient avoir tout fait pour le Ciel, lorsqu'ils ont braillé dans un chœur, & fait le même bruit que les orgues de leur Eglise.

La vérité & la Religion n'étoient plus dans mon esprit, leurs flammes brûloient encore dans mon cœur : à la sortie des troupes, je fis de sérieuses réflexions sur les principes de la religion naturelle de Jean-Jacques ; tout ce que son Prêtre savoyard nous prêche, dissois je en moi-même, a été dit par Bayle, & répété par les Anglois ; rien de nouveau ni de surprenant dans cette philosophie pour les gens qui lisent ; & si le sauvage de l'isle des ours blancs a paru divin dans ce morceau, il doit son apothéose à l'ignorance & aux gens qui n'ont pas le sens commun.

Sans l'appareil des Mandemens qui ne font qu'irriter les Auteurs, je crois que le désordre des réflexions d'un Soldat suffira pour persuader au dur pere d'Emile, que son système ne peut porter dans l'ame cette sécurité que doit chercher l'homme raisonnable : j'entre en matière.

La recherche de la vérité est le grand objet de l'homme ; notre intelligence cherche son bonheur dans la contem-

plation de cette vérité ; plus l'homme raisonnable la cherche , plus il approche de la félicité.

Le Créateur qui a plus d'amour pour ses créatures à proportion de ce qu'il les a crées plus parfaites , donne l'existence & l'action aux intelligences , les bénitie plus ou moins , à proportion qu'il leur a donné plus ou moins d'existence ou d'activité .

L'homme est composé d'un corps matériel & d'une intelligence qui paroissent l'inspirer tour à tour . L'un est le plaisir des sens , l'autre est la vérité : quand l'homme donne l'essor à ses facultés , son ame alors prend le dessus , & son corps semble anéanti sans existence & sans fonctions ; mais quand l'homme matérialisé par les sensations , oublie la recherche de la vérité , c'est son ame alors qui semble anéantie & sans activité . La raison rend ces deux états sensibles dans l'homme ; il n'est personne un peu attentif sur soi même , qui n'ait éprouvé cette supériorité en suivant son intelligence ,

& cette infériorité en n'écoutant que ses sensations.

Dieu, qui de toute éternité comprend les idées de tous les êtres possibles, a donné librement dans le temps établi par l'ordre de sa sagesse, l'existence à quelques êtres; il leur a donné autant de perfections que leur nature bornée pouvoit en recevoir; il a pu donner à quelques créatures l'intelligence & la liberté de faire volontairement quelque bien, & il a fait à toutes ses créatures un don infini en leur donnant l'existence, quoiqu'en les laissant dans une distance infinie de lui-même.

L'idée que j'ai de la toute puissance & des perfections de Dieu, m'oblige à croire qu'il a donné à toutes ses créatures toutes les perfections dont leur nature est susceptible; il n'a pu les créer infiniment parfaites, leur nature étant d'être bornées & accidentielles; il n'a pu les créer aussi libres que lui, il aurait fait des Dieux semblables à lui: il les a créées parfaites dans leur genre, il

leur a donné tous les genres de perfections dont elles étoient capables ; il n'a donc pas créé l'homme tel qu'il est aujourd'hui , puisque nous avons l'idée d'une nature plus parfaite , qui nous est plus propre que celle où nous sommes aujourd'hui.

Il est évident qu'une intelligence , qui a le pouvoir d'agir sur la matière , & sur laquelle la matière a réciproquement le pouvoir d'agir , constitue notre nature ; il est conséquent que notre nature sera plus parfaite , si c'est l'intelligence qui domine & qui agit en supériorité , & si notre intelligence ne cede à la matière que lorsque l'organisation & l'économie de la machine l'exigent. Voila l'accord parfait , & il faut conclure que c'est l'état naturel où Dieu créa l'homme. Car n'est-il pas plus raisonnable de penser que Dieu a donné à l'homme l'intelligence pour réduire les sensations de son corps , que de penser qu'il ait donné le corps à l'homme pour affoiblir les fonctions de son intelligence ?

L'homme est donc sorti des mains de son Créateur dans l'état de perfection dont la nature humaine est susceptible ; dire le contraire , c'est rejeter l'idée d'un Dieu infiniment bon & parfait.

Il est évident que l'intelligence du premier homme en sortant des mains du Créateur , fut occupée à la recherche & à la contemplation de la vérité , & dans la pratique actuelle du bien ; il est même assuré que cette intelligence n'ayant point été affoiblie par les sensations , a dû saisir des vérités ou des rayons de vérité en plus grand nombre , & les voir plus clairement que ne peut faire une intelligence que les sensations ont occupée & affoiblie. Conséquemment le premier homme , dès l'instant de sa création , fut dans l'état de la plus grande perfection & du plus grand bonheur dont la nature de l'homme fut capable.

L'homme d'aujourd'hui n'est plus dans cet état primitif ; avide des plaisirs momentanés , que procurent les sensations de son corps , on s'aperçoit que son intelligence

intelli
ette p
décele
prouv
hom
mier ,
ce pre
L'hom
ce pre
dant à
& l'é
perdu
nature

No
tion p
étoit i
en plu
s'en é
impar
nir ; e
en plu
bitude
sensati

Si l
mome
la sup
Ton

intelligence est affoiblie, qu'il n'a plus cette pratique au bien. Son péché actuel décele un péché d'origine; la maladie prouve la santé: de plus, je vois des hommes défectueux; je remonte au premier, & la raison m'oblige de croire que ce premier homme a dû être parfait. L'homme est donc dégradé en sortant de ce premier état; & son intelligence céderait à la matière plus que l'organisation & l'économie du tout l'exigeoient, a perdu par-là la supériorité qu'elle avoit naturellement.

Notre être a donc besoin de réparation pour être remis dans l'état qui lui étoit naturel, ou bien il perdra de plus en plus de cet état de perfection, en s'en éloignant, jusqu'à devenir aussi imparfait que son être peut le devenir; c'est être assuré de perdre de plus en plus, que d'avoir déjà perdu l'habitude au bien & la domination sur ses sensations.

Si Dieu avoit anéanti l'homme au moment qu'il donna à ses sensations la supériorité sur son intelligence, &

Tom. I.

F

que Dieu en eût fait après un autre homme également parfait au premier, Dieu auroit fait un ouvrage inutile; c'est un prédicateur qui compose un bon sermon, l'efface pour en faire encore un bon: en répétant le miracle de la création, Adam ou Pierre second n'auroit-il pas agi comme Adam ou Pierre I?

Dieu, qui n'a jamais voulu faire rien d'inutile, & qui a vu l'abus que l'homme feroit du miracle de sa création en devenant défectueux, quoique sorti parfait de ses mains, devoit opérer, pour remettre les choses sur le même pied, un miracle de réparation supérieur à celui de la création même; au moyen duquel, l'homme qui en profitera, sera nécessairement élevé à un état de perfection, plus élevé encore que celui de sa primitive perfection, dont il ne déchoiera jamais: l'homme au contraire qui abusera du miracle de la réparation, retombera dans un état d'imperfection plus bas que celui où il s'est trouvé dans son

premier désordre , dont il ne se releva jamais.

La raison nous fait toucher au doigt le besoin du miracle de la réparation. L'homme sorti parfait des mains de Dieu , tombe , par son propre poids , de cet état de perfection. Qui pourra après sa chute le remettre dans ce premier état ? Fera-t-il de lui-même un miracle plus grand que celui de sa création ? Il est défectueux & dans l'impuissance d'être lui même son réparateur. Sa nature , pour remonter à son état de perfection , a besoin d'un mérite infini ; il manque à l'homme.

C'étoit donc de l'Auteur seul du miracle de la création , que l'homme devoit attendre celui de la réparation ; il falloit opérer ce second miracle par une voie que la nature de la dégradation exigeoit. L'homme ayant besoin d'un mérite infini , il falloit donc qu'un être , supérieur à l'homme , s'unît au plus parfait des hommes , & ne fit qu'un tout avec cet homme ; & par la perfection de ce tout , donner à la nature humaine , à

laquelle il étoit uni, un mérite infini dont elle avoit naturellement besoin pour sa réparation.

Les seules lumières naturelles font envisager ce miracle, non-seulement comme possible, mais comme nécessaire. Le miracle de la réparation a-t-il été accompli ? Ecouteons : un homme a paru sur la terre ; il fut le plus juste, le plus saint & le meilleur de tous les hommes ; lui seul a rempli l'être & l'état parfait de l'homme, & toutes les vues que le Créateur avoit eues dans le miracle de la création : il a uni à toutes les perfections des vertus, la morale la plus sainte & l'unique propre à l'homme. C'est le seul de tous les hommes qui nous a fait sentir vivement l'état déchu de la nature, & la nécessité absolue d'une médiation. Son culte est l'unique digne de l'Etre suprême ; il est fondé sur l'humilité, culte convenable à des hommes dégradés, à des créatures subordonnées à leur Créateur ; il a couronné la vérité de sa doctrine & de sa morale, en mourant pour

la vérité ; & si Caton assure que c'est la plus grande de toutes les perfections que de mourir pour la vérité , quelle grandeur ne doit-on pas concevoir du Législateur des chrétiens ?

Comment l'homme a-t-il manqué ? pourquoi l'homme a-t-il manqué ? ces deux questions sont clairement expliquées dans mon système. Je ne le donne pas au Public , dans la crainte d'ôter un canoniciat de Notre-Dame à M. l'Abbé Y. ; il ne faut point enlever le pain de ses camarades. L'Eglise a de riches bénéficiers , qu'elle paie grassement pour défendre ses intérêts ; il faut leur laisser ce soin. Si l'Eglise me donnoit un peu de son bien , je travaillerois pour elle ; mais le faire pour rien , je ne dois point être plus généreux que le Curé de ma Paroisse.

En entrant dans cet Ouvrage , le Lecteur sera obligé de passer sous un berceau un peu sombre : le plan ou l'exposition du sujet n'a point permis à la gaieté de ma plume de l'ornement de fleurs ; en lisant , on sentira la

nécessité où j'ai été d'être un peu sé-
rieux malgré moi. La matière s'é-
gaiera à mesure qu'on avancera vers
le plus creux de la rivière. Je n'ai que
faire d'avertir que cette production
porte encore le sceau des imperfections
de mes Ouvrages. La faim m'oblige
d'aller vite.





IMIRCE, ou LA FILLE DE LA NATURE.



J^e suis née en France , je ne sais dans quelle Province ; je n'ai connu ni pere ni mere ; mon enfance a duré vingt-deux ans : jusqu'à cet âge , je n'ai vu ni le ciel ni la terre. Un riche Philosophe m'acheta dès les premiers jours de ma naissance , me fit éllever dans une cave à sa campagne , avec un garçon du même âge. On nous avoit bandé les yeux avec une machine de cuir artistement ajustée : dans cet état , on nous apprit à chercher notre pain vers un

68 LA FILLE

panier, qui descendoit de la voûte, & notre boisson vers un grand bassin, qu'on renouvelloit trois fois le jour par un mécanisme qui nous étoit inconnu. Lorsqu'on nous vit capables de nous aider, on mêla une arcane à l'eau, qui nous endormit profondément.

Pendant ce sommeil, on nous ôta le bandeau ; à notre réveil, nous vîmes la lumière. Notre prison étoit éclairée par deux lucarnes ; elles donnoient un jour assez grand pour distinguer nettement les objets. Cette cave étoit de pierre, cerclée de fer, & le pavé de même.

Le plaisir de ce nouvel organe m'affecta gracieusement ; il fit le même effet sur mon compagnon. La faim nous aiguillonna ; nous cherchions en tâtant celui qui nous conduissoit au panier, dont la grandeur nous avoit toujours paru disproportionnée à la nôtre. Nous commençions déjà à crier, lorsqu'un panier descendit de la voûte. Cet objet nous fit peur, nous reculâmes vers les extrémités de la cave. La faim continuant à nous presser, le garçon plus hardi s'approcha

du panier , prit un morceau de pain , m'appella avec transport ; je courus au panier ; pendant notre faim nous avions découvert l'eau.

Le lendemain le panier vint à la même heure ; nous sautâmes dessus avec l'avidité des poules qui dévorent précipitamment le menu grain qu'une servante de basse-cour leur apporte. Notre enfance se passa à sauter , à courir , à prendre mille attitudes ; nous avions de la joie ; l'instant où elle étoit plus sensible , étoit le moment du panier. Nous nous entendions déjà ; nous avions peu de mots , aussi avions-nous peu d'idées. Nos paroles sortoient du gosier , & nos termes tenoient assez du cri disgracieux de certains animaux.

Le garçon que j'appellois Emilor , qui veut dire *la force & la joie de mon être* , couchoit à mes côtés ; il ne me quittroit pas ; ma gorge avoit crû sous ses yeux. Cet objet le captivoit ; il la carressoit sans celle : je me fachois quelquefois : ses grands ongles me blessoient ; Emilor apprit insensiblement à

70 LA FILLE

la toucher moins rudement ; j'en fus aise.

Mon compagnon m'accab'oit d'amitié ; les objets destinés à nos plaisirs étoient ceux qui nous intéressoient davantage. Nous ne cessions de nous toucher, de nous examiner ; nos cœurs purs comme le jour & nos mains innocentes ne trouvoient point déshonnêtes ces caresses naturelles. Sembables aux enfans des peuples polis, dont les préjugés n'ont pas encore altéré la tranquille candeur, on les voit entre eux jouer à la mère, se donner le fouet, parcourir avec émotion les lieux les plus secrets de leur corps. Cet instinct chez les enfans, est sans doute celui de la nature : c'étoit le môtre (1).

(1) La plupart des lecteurs avoueront, s'ils sont sincères, d'avoir fait ces petites polissonneries dans leur enfance. M. l'Evêque de *** me dit un jour : J'ai joué à ces jeux innocens avec des petites filles de mon âge ; elles me faisoient des si, des pourquoi, sur des petites matières que la nature n'avoit pas encore honorées de ses regards. Je me rappelle d'avoir

Je donnois du trouble à Emilor, & Emilor me donnoit de l'inquiétude. Il manquoit quelque chose à notre bonheur; je devenois pâle, mon amant étoit triste, nous étions tourmentés, nous cherchions du soulagement. Une nuit il s'approcha plus de moi, nous nous accoplâmes sans le savoir. La douleur légère de cette opération, fut payée par une ivresse délectable: mon amant me devint plus cher, & je sentis que le plaisir étoit préférable au pain, au painier & au maître de la cave.

Je devins grosse. Les douleurs de l'enfantement ne furent pas violentes. Emilor parut sensible à mon état. J'accouchai d'un garçon. L'apparition de cette

répondu à une de ces petites curieuses: *Ma bonne amie, cette légère différence est précisément la raison pourquoi je t'aime mieux que ton frere le poupon. Mon cher,* répondit la jeune Demoiselle, *j'aime aussi cette différence.* dit: *Petit Coquin, cache ton cul!* l'Enfant le cache: le montre-t-il encore, on le fouette; & à coups de martinet, on lui entasse la peur par derrière.

72 LA FILLE.

petite créature nous surprit, nous sentîmes un vif attachement pour elle. Elle ne tarda pas à chercher mon sein. J'étois couchée, la tête de mon enfant reposoit sur ma gorge, comme sur un coussin doux. Emilor venoit regarder à chaque instant ce fruit de nos plaisirs : il paroît content de le voir fait comme lui ; & par mille baisers, il m'en témoignoit sa reconnoissance.

Devenue mère, mes occupations étoient le soin de mon enfant ; la nuit, quand il pleuroit, son pere le portoit doucement à mon sein, il partageoit avec moi les travaux de son enfance. Nous étions heureux, nous comptions toujours l'être. Un matin je m'apperrçus que l'enfant étoit sans mouvement ; nous jettâmes des cris horribles, nous ne savions pas encore ce que c'étoit que la mort ; nous mêmes cet innocent entre nous deux pour le réchauffer & le rappeller à la vie. Quelques jours après, l'infection nous obligea de l'écartier, la puanteur augmentant, nous l'éloignâmes encore ; & ne pouvant plus soutenir l'infection

l'infection du cadavre, nous le mêmes où étoient nos immondices. Chaque jour nous allions voir ce que devenoit cet enfant. Une multitude d'êtres sortis de son corps, nous surprisent; quelque temps apres, nous ne vimes plus que les os. Cet événement nous donna de l'inquiétude; nous ne pouvions comprendre pourquoi l'enfant étoit dans cet état, pourquoi il avoit passé si subitement de la vie à la mort, que nous appelions la puanteur.

La connoissance de la mort altéra notre joie: un secret pressentiment sembloit nous annoncer le même malheur. Nous commençions à nous communiquer nos idées, nous demandions depuis long-temps qui a fait la cave; pourquoi on avoit fait la cave? nous ne pouvions comprendre comment on avoit pu la faire avec rien. L'idée que nous attachions à ce mot, étoit que nous n'avions pas de quoi en faire une parcellle. Tantôt nous nous demandions d'où venions-nous? que sommes-nous? que faisons-

nous ?, où vivons-nous ? ces questions nous confondent la tête.

Mon mari plus éclairé, me disoit à cette cave telle s'est pas faite d'elle-même ; un Emile plus intelligent que nous l'a arrangée ; c'est sans doute celui qui fait descendre le panier. Ce que nous appelions rien, est peut-être quelque chose connue à lui seul. S'il ne se montra pas à nous, c'est qu'il n'a que faire de ce mystère ; nous n'en connaissons assez par sa cave, son panier & son gain. Nous n'espérons donc pas la tête à chasser si qu'il vingt que nous ignorions : nous telle pouvons pas faire une cave comme lui ; vivons dans la sienne, caressons-nous & mangeons son pain.

La mort ou la puanteur embarrasse mon époux ; la conduite du maître l'étonne. Cette puanteur, disoit il toujours, gâta sa cave. Comme nous jouissons d'un peu de clarté, nous avions donné au jour le nom de l'œil du maître, à la nuit, l'œil de la puanteur. Quand la dernière venoit ensevelir notre pri-

son,
tier
fusio
mette
le jo
debou
tre ve
avoit
nuits
& le
pour
longe

U
dans
mirai
La be
qu'el
puan
ratio
yent
délic
fann
l'att
Tou
n'est
tout

son, nous nous couchions pour signifier que la puanteur voulloit que nous fussions dans l'attitude où elle nous mettoit lorsqu'elle nous attaquoit; quand le jour paroisoit, nous étions debout pour montrer que l'œil diurnal de la puanteur vouloit nous regarder. Mon époux avoit observé l'inégalité des jours & des nuits; elle lui fit croire que la puanteur & le maître du panier s'étoient arrangés pour faire les jours plus courts ou plus longs.

Un matin nous trouvâmes une rose dans le panier; nous fûmes saisis d'admiration à ce colificher de la Nature. La bonne odeur de la rose nous fit croire qu'elle n'étoit pas un ouvrage de la puanteur; nous la placâmes avec vénération vis-à-vis de nous, nous mêmes yentre à terre pour l'ayouter son baume délicieux. Deux heures après la rose se fonna; nous crûmes que la puanteur l'attaquoit. Mon époux me dit alors: Tout ce que fait le maître du panier, n'est pas bon, puisque la puanteur gâte tout; il paroît qu'elle a plaisir pou-

70 . LA FILLE

voir que lui ; il a fait les choses ; elle les détruit : il y a sans doute deux maîtres de la cave ; l'un fait le pain , l'autre la puanteur.

Le Philosophe ou le propriétaire de la cave , que j'appellerai Ariste , observoit par une lucarne ce que nous faisions . L'aventure de la rose l'avoit étonné ; il nous envoya un perroquet . La beauté de l'oiseau nous ravit ; nous crûmes qu'il étoit le maître de la cave ; nous courûmes à lui ; l'oiseau eut peur ; il voltigea : ce mouvement inconnu nous remplit de respect pour lui ; mais Emilor le voyant manger au panier , me dit : Cet être n'est pas le maître de la cave , il a peur de la puanteur , il mange pour s'en préserver . Le perroquet chanta un couplet : il me parut joli , aussi-tôt quo je fus le François . Voici les paroles :

Heureuse mille fois , heureuse l'inconstance !
Le plus parfait Amour
Est celui qui commence ,
Et finit dans un jour .

Ariste nous envoya un miroir; l'éclat de cette glace nous remplit d'admiration & de frayeur. Emilor s'avanza; surpris de voir sa figure doublée, il parut un moment embarrassé; il m'appella; je vis ma physionomie groupée avec la sienne; ces deux objets réunis n'étonnerent plus mon époux. Je laissai tomber le miroir, il se brisa en vingt pieces; Emilor en ramassa un morceau, gratta le vif-argent avec l'ongle, le miroir n'eut plus d'effet; il me dit alors: Le maître du panier fait de grandes choses avec rien.

Je conservai précieusement quelques pieces du miroir; ils devinrent bientôt un trésor pour moi. Cent fois le jour, je m'examinois dans les morceaux de cette glace, je souriois à ma figure, je m'applaudissois d'être jolie. Les jours que je trouvois mon teint battu, je m'enfonçois dans la cave, je ne voulois point paroître au grand jour; j'affectois des migraines; j'avois déjà le bon ton des femmes de condition: je

n'en avois pas les termes, j'étois encore trop provinciale.

Il nous vint un singe. Cet animal, si semblable à l'homme, nous fit naître mille réflexions; nous le trouvâmes moins parfait que nous; ce qui persuada à mon ami qu'il y avoit deux maîtres de la cave. Celui qui a fait ce laid homme, disoit-il, n'est pas si parfait que celui qui nous a formés. Quelques jours après, le singe remonta avec le panier.

Ce départ donna envie à mon époux de nous mettre aussi dans le panier. Allons voir, me dit-il, le maître de la cave; il est bon, il nous fera du bien, je serai bien aise de voir un être qui nous donne une si bonne chose que le pain, & un objet aussi délicieux que toi. Ariste nous avoit vu dans le panier; il comprit notre dessein, il nous fit éléver à dix pieds de terre, & jouer à l'ouverture un artifice. L'éclat du feu nous fit trembler, quelques serpentaux vinrent autour de nous, & terminerent leur jeu par un bruit que la peur nous rendit encore plus effrayant.

Le panier descendit subitement, & nous en sortîmes tout étourdis. O cher ami ! dis-je à mon époux , le maître connaît tout , voit tout , entend tout ; il a compris notre dessin téméraire . La nature du feu que nous ne connoissons pas , le bruit de l'artifice nous avoient tellement épouvantés , que nous crûmes avoir offensé le maître de la cave .

Le lendemain , le panier ne descendit point ; nous jettâmes des cris horribles . Hélas ! disois-je à mon époux , cet être si bon qui m'a donné ton cœur , nous punît sans doute en nous privant du pain qui entretient notre existence & nos plaisirs ; la puanteur va nous réduire en poussière , comme elle a fait de notre enfant ; mourons ensemble , mon cher Emiliot , l'espoir de voir mes os mêlés avec les tiens flatte encore mon ame .

Je me jetai dans les bras d'Emiliot . Etroitement serrée sur son sein , j'abaissois la puanteur sans la craindre . Le panier reparut le lendemain : ce spectacle nous rendit la joie . J'étois depuis vingt-deux ans dans

30 LA FILLE

cette prison, j'avois eu trois enfans ; le premier étoit mort, on avoit enlevé les deux autres, dix à douze mois après leur naissance. Ariste s'apperçut que j'étois jolie, me soupçonna de l'esprit, conçut de l'amour pour moi, & me tira de la cave. Un soir qu'il nous avoit endormis avec son arcane, on m'enleva des bras d'Emilor, on me transporta dans une chambre d'où Ariste pouvoit me voir : je m'éveillai, surprise d'être dans un endroit plus éclairé ; triste de ne pas voir mon époux, je le cherchois, je l'appellai en jettant des cris horribles. Une symphonie mélodieuse se fit entendre, ces sons calmerent un peu ma tristesse. Un instant après, j'entendis du bruit, la nouvelle cave s'ouvrit en deux ; je vis paroître Ariste, la tête couverte d'un chapeau orné de grandes plumes rouges, une jupe comme les Américains lui tomboit sur les genoux ; il tenoit un pain à la main, je fuis à son aspect, il me fit signe de prendre son pain. Quoique cet homme eût cinquante ans, un air d'embonpoint, beau-

DE LA NATURE. 81

'coup de fraîcheur le rendoient agréable. Je me hasardai de prendre son pain , & aussi-tôt je me cachai sous le lit. Ariste se retira , je sortis d'où j'étois réfugiée , je cherchai par-tout , j'examinai où la nouvelle cave s'étoit ouverte ; ne voyant rien , je crus qu'Ariste étoit le maître du panier. Me rappelant alors les idées qu'Emilor avoit de sa bonté , flattée du doux espoir d'être garantie de la puanteur , je sentis naître ma confiance. Deux heures après , il reparut , je dansai autour de lui. Ces marques de joie lui firent plaisir , il me donna une pomme , en mangea une , je l'imitai , je trouvai ce fruit délicieux.

La figure d'Ariste , semblable à celle de mon époux , les plumes de son chapeau , pareilles à celles du perroquet , diminuerent un peu mon admiration ; je l'abordai avec plus de liberté ; & croyant lui rendre hommage , je chantai le couplet du perroquet. Ariste touché de la douceur de ma voix , vint m'embrasser : j'étois nue , il baisoit mon sein avec transport , m'accabloit de ca-

32 LA FILLE

veuses. Je regardai sous ses voiles, s'il avoit la même chose avec laquelle mon amant me faisoit tant de plaisir ; il comprit mon idée, & il m'enivra des douceurs de l'Amour. La nouveauté, le changement, qui plaisent aux femmes, me rendirent le plaisir plus piquant ; & dès le moment, le pauvre Emilor fut oublié.

Les soins de mon nouvel Amant, l'intelligence que la Nature m'avoit donnée, l'application continue me rendirent capable, au bout de quelques mois, d'entendre le François, de le parler & l'écrire. Le Philosophe enrichissoit mon esprit de mille connoissances ; il m'avoit fait habiller ; la parure donnoit un éclat à ma beauté qui me flattoit ; & le désir de plaire me fit bientôt à l'usage des vêtemens que j'avois trouvés insupportables.

Satisfait de mes progrès rapides, Ariste se prépara à me donner le spectacle de la Nature ; il me fit passer la veille dans un appartement, disposé au dessein qu'il avoit de me surprendre agréa-

bleme
la poi
faute
deux
frappe
Oh !
Ariste
la ver
mirab
ces be
garda
le mou
replier
confite
si cette
dit-il :
de me
que j'
couteu
astre,
étoit f
à la p

Le
m'éve
dans u
ple in

blement. Le lendemain il m'éveilla à la pointe du jour, me fit placer dans un fauteuil, donna un signal; à l'instant deux grandes portes s'ouvrirent, je fus frappée de l'éclat de la plus belle aurore. Oh! m'écriai-je avec transport, cher Ariste, quelle belle cave! Les oiseaux, la verdure, le point de vue étoient admirables. Je ne jouis pas long-temps de ces beautés ravissantes, mon amant regarda à sa montre, frappa du pied; dans le moment, les parois de la chambre se replierent, je ne vis plus rien, je fus consternée; je demandai au Philosophe, si cette belle cave étoit à lui? Non, me dit-il: je fis mille questions; il promit de me faire jouir pour toujours des objets que j'avois vus; qu'il falloit avant accoutumer mes yeux à la lumiere d'un astre, dont l'éclat m'éblouiroit. Ariste étoit sage, il m'aimoit, je m'abandonnai à sa prudence.

Le jour destiné à voir le soleil, Ariste m'éveilla avant l'aurore. Nous entrâmes dans un jardin rempli de fleurs: ce peuple innocent humectoit ses charmes dans

34 LA FILLE

les pleurs fécondes & brillantes , qui tombaient du ciel : tout ce qui m'environnait , me causoit un étonnement extrême. Des allées d'arbres , dont les branches me paroisoient suspendues dans l'air , l'aspect de l'horizon le plus brillant , la magnificence de la belle cave & toute la pompe de la création , remplissaient mon ame d'un respect mêlé d'admiration & de crainte : mais quelle fut ma surprise , quand je vis paroître le soleil : je fus pénétrée d'une si profonde vénération pour lui , que je le pris pour le maître de la belle cave ; je dansai . Ariste comprit mon erreur : cet astre , Imirce (c'étoit le nom qu'il m'avoit donné , il signifie l'amante de la nature) n'est pas le maître de ma cave ; c'est le flambeau du monde , & le pere des saisons.

Le Philosophe me fit rentrer dans la maison ; elle me parut un cachot aussi affreux que la cave où j'avois été élevée. Je ne pouvois concevoir pourquoi les hommes habitoient des châteaux , quand ils avoient une si belle cave que le mon-

de ,

de , &
ciel. C
tu n'a
cave ,
dans &
consta
crée leLe
coup à
à voir
je m'é
se gâte
cave &
ce que
monde
se fit e
rue tou
tombé
pluie &
L'artif
n"étoi
éclata
amant
dai po(1)
Ton

de, & une voûte aussi radieuse que le ciel. Comment, disois je à mon amant, tu n'aimes donc pas le maître de la belle cave, puisque tu préfères de t'emboîter dans des pierres, au plaisir de jouir constamment des merveilles dont il récrée les yeux ?

Le ciel, si beau, commença tout-à-coup à se brouiller ; j'étois à la croisée à voir courir des nuages bruns & épais : je m'écriai au Philosophe : ta belle cave se gâte ! je ne vois plus ton soleil ! ta cave ne dure pas comme la notre ! est-ce que la puanteur se mêle aussi de ton monde ? Un bruit terrible & formidable se fit entendre, la voûte de la cave parut toute en feu. O Ariste ! ton soleil est tombé dans la puanteur ! le tonnere, la pluie redoublèrent : j'étois tremblante. L'artifice que j'avois vu dans ma prison, n'étoit rien en comparaison du spectacle éclatant de l'athmosphère embrasée. Mon amant calmoit mes frayeurs ; je demandai pourquoi le maître de sa cave (1)

(1) M. le Marquis de Garaccioli & les sots
Tom. I.

me faisoit tant de peur ? il fait ce tintamarre , me dit-il , afin que nous ayons de l'eau pour arroser nos choux . Ton maître ne peut-il arroser les choux sans faire tant de bruit ? Ce que tu appelles le tonnerre , peut-il donner la puanteur aux hommes ? Assurément , s'il tomboit sur eux ; il en écrase chaque année quelques centaines , il casse nos tuiles , abat nos cheminées , & en veut sur-tout aux clochers . Le maître de ta cave ne peut donc faire le bien qu'avec le mal ? s'entend-t-il avec la puanteur ? Il te donne du pain , encore comment l'as-tu ? pour du pain , il t'expose à un million de malheurs ; quelle idée a t-il eue de faire sa cave ? mais toi , pourquoi es-tu tranquille pendant ce bruit ? Que veux-tu ? je ne puis empêcher les effets de la nature , il faut vouloir ce qu'en ne peut empêcher . Tu as raison ; mais ce carillon m'épouvrante .

dissent, quand il tonne, que le bon Dieu est en colere : apparemment que le bon Dieu ne se fâche que dans l'été.

L'orage se dissipa ; le soleil reparut plus resplendissant : je demandai au Philosophe , pourquoi cet astre avoit permis aux nuages de le cacher ? Cet astre , me dit-il , est lui-même la cause du bruit que tu viens d'entendre . Pourquoi est-il si beau & fait-il tant de mal ? Il fait bien d'autres ravages , & nos docteurs Anglois trouvent encore qu'il est le meilleur possible .

Un gros oiseau vint se percher sur un arbre , Ariste prit une longue canne , fit du bruit , & l'oiseau tomba à nos pieds . Le bruit & la flamme qui sortirent de la canne , me renverserent ; revenue de ma frayeur , je dis au Philosophe : tu es bien puissant ! tu as le tonnerre avec toi ! comment le trouves-tu au bout d'un bâton ? mais quoi , l'oiseau est tombé dans la puanteur ? pourquoi es-tu si méchant ? que t'a fait cet innocent animal ? C'est que je veux le manger . Tu m'as dit cent fois que la vie étoit un état parfait , pourquoi détruis-tu une chose si parfaite ? Je suis gourmand , je veux satisfaire mon goût .

As-tu donné la vie à cet animal ? Non ; c'est le grand maître de ma cave. Si tu n'as pas donné le jour à l'oiseau, comment oses-tu le lui ôter ? en as-tu la permission de ton maître ? ne l'offenses-tu point ? Je me mis à pleurer. Pourquoi pleures-tu, me dit Ariste ? C'est que tu es méchant, & qu'avec ton tonnerre, tu peux me faire ce que tu as fait à l'oiseau : ne crains rien, je t'aime trop. Il me donna beaucoup de raisons, elles ne me contenterent point, la plus solide étoit la raison du plus fort.

Le soleil avoit déjà séché la terre, nous retournâmes au jardin, je n'osois presque marcher ; je n'avancois qu'en tremblant ; à chaque pas, j'écrasois quelque insecte : pourquoi, disois-je au Philosophe, vas-tu sans regarder à tes pieds ? à chaque pas tu donnes la puanteur à quelques êtres vivans ? as-tu encore de mauvaises raisons pour blanchir ta cruauté ? Oui, répondit-il d'un ton victorieux ; la nature ne se conserve qu'à ses propres dépens ; elle a

sépandu une multitude infinie d'êtres sur la terre ; ces êtres existent , comme elle , les uns aux dépens des autres ; la destruction des premiers est l'accroissement des derniers ; chaque espèce est tellement multipliée , qu'il est impossible de la détruire ; les insectes que j'écrase , ne sont qu'un point dans une ligne infinie. Tu déraisonnes toujours , lui dis-je , tu détruis une partie de ces insectes , & tu t'imagines , en faisant le mal , de faire grâce au tout que tu ne peux détruire ; tes bienfaits sont singuliers ! il me donna encore des raisons pour m'expliquer son système ; je ne vis dans sa cave qu'un peu de bien , beaucoup de mal , & encore quelquefois assez mal combinés.

Le flambeau du monde commençoit à m'importuner : comment , disois je au Philosophe , ta cave est comme celle où j'ai vécu , mêlée de bien & de mal ? ton soleil m'incommode , il a tort à devoir-il paroître si brillant pour me faire mal ? Nous rentrâmes au château ,

90 LA FILLE

j'allai au miroir, le soleil avoit terni mon teint ; je demandai à Ariste la cause de ce changement ? il me dit , l'ardeur du soleil a brûlé ton visage ; j'en fus très-fâchée ; & depuis cette découverte , je n'aimois plus le soleil.

Un peu avant le coucher de cet astre , le Philosophe me conduisit dans ses jardins ; je vis le soleil terminer sa carrière : il grandissoit en se plongeant dans le sein de l'onde ; il ranimoit de temps en temps ses rayons , en jettant des regards de feu sur la terre , qu'il sembloit quitter à regret. Du côté opposé , je vis paroître un astre plus bénin & plus doux , mes yeux en supportoient l'éclat tempéré. Cette voûte , où nageoient des flots de lumière , fut couverte d'un voile humble & sombre ; mais quelle surprise agréable , quand je vis tout-à-coup des millions d'astres dorés percer le moite rideau des ténèbres ! que la cave étoit belle ! O Ariste ! m'écriai - je , que ta voûte est étincelante ! que ton maître est puissant le jour comme la nuit ? quel calme flat-

tour regne dans cette cave ! est-ce ici l'heure où les Amans vont reposer sur le sein de leurs Amantes ? que l'air frais , que je respire , est délicieux ! c'est le tendre souffle , qui échanffoit mon ame , avant de connoître le plaisir : tes feuillages ne sont plus agités , tes oiseaux sont muets , leur silence est-il un mystere ? Ariste , dis-moi , ce mystere , ne dit-il rien à ton cœur ? cher ami ! veux-tu laisser parler le mien ? Il t'invite avec la nature à me combler de plaisirs.

Mon amant se jeta dans mes bras , m'enivra de voluptés , mon œil ne voyoit plus que foiblement le spectacle attendrissant qui l'avoit étonné ; le plaisir , plus grand que la belle cave , sourioit à ma volonté. Je nageois encore dans une mer de délices , quand mes sens furent subitement flétris par le bruit effrayant de mille oiseaux funebres ; je demandai , toute alarmée , au Philosophe , d'où sortoient ces cris affreux ? Ce sont , me dit-il , les oiseaux de la puanteur. Pourquoi trou-

bient-ils la tranquillité de la nuit ? tes chouettes, tes hiboux, tes fresaies sont détestables. Ces cris me firent rentrer au château.

Ariste reprit ses habits ordinaires, je le trouvois assez ridicule dans cet accoutrement ; je ne pus m'empêcher de rire. Il avoit une poche noire, où il mettoit des cheveux ; sa tête étoit chargée de poussière blanche ; je lui demandai ce que c'étoit que cette poussière blanche ? De la farine, me dit-il, dont on fait le pain. Est-ce pour honorer le maître de la cave, que tu mets de la poussière de pain sur tes cheveux ? Non, c'est pour plaire aux Dames. Les femmes aiment donc les cheveux blancs ? Au contraire, quand les hommes ont les cheveux blancs, elles n'en veulent plus. Je ne t'entends point, tu ne raisonnnes pas ; tu mets de la poussière blanche sur tes cheveux pour les blanchir & pour plaire aux femmes, & puis tu me dis que les femmes n'aiment point les cheveux blancs ? Il m'expliqua le changement

que le
& les
que la
vieilla
veux !
je dev
tant p
dans t
pour c
même.
Le
ses h
droite
cette
derriè
meurt
mon
C'est
aussi
fois :
épée
bout
teur ;
Non ,
pliqu
cent

que les années apportoient aux cheveux,
& les différens âges de l'homme ; je vis
que les Dames avoient raison , & les
vieillards très-grand tort d'avoir les che-
veux blancs : mais , dis-je à mon amant ,
je deviendrai donc vieille ? Oui , Ah !
tant pis , voilà un grand malheur de plus
dans ta cave ! je le trouve plus effroyable
pour une jolie femme , que la puanteur
même.

Le Philosophe avoit un bâton sous
ses habits qui passoit de gauche à
droite : je demandai ce que signifioit
cette broche noire qui barroit ainsi son
derrière. C'est une épée , un instrument
meurtrier , qui donne la puanteur. O ?
mon ami ! pourquoi portes - tu cela ?
C'est pour me faire honneur. Est - ce
aussi pour t'en servir ? Oui , quelque-
fois : tu es donc un scélérat , tu as une
épée à ton derrière , un tonnerre au
bout de ta canne pour donner la puan-
teur ; tu aimes donc bien la puanteur ;
Non , je la déteste comme toi. Il m'ex-
pliqua le point d'honneur , la façon dé-
cente de s'égorger , & les cinqautés du

94 LA FILLE

duel ; je vis des horreurs dans les hommes civilisés, des monstres apprivoisés par l'amour-propre & par l'orgueil.

La femme du fermier entra dans ce moment, elle interrompit notre conversation. Cette femme tenoit dans ses bras des chiffons d'où l'on voyoit éclore une tête à peu près semblable à celle de mes enfans. Cette paysanne étoit presque noire, je demandai pourquoi elle avoit un visage si brouillé ; on me dit que c'étoit le soleil qui avoit ainsi brûlé son teint. Cela m'indisposa encore contre le soleil. Je demandai quelle étoit cette figure enfagotée qu'elle tenoit dans ses bras ? c'est un enfant, me dis-
on. Il n'a ni pieds, ni pattes ! c'est l'usage chez les peuples policiés, d'étouffer ainsi les enfans dans des guenilles. Je trouvai les peuples policiés très barbares.

Ariste me conduisit dans la basse-cour, je vis quantité de bêtes de différentes espèces, je m'amusai à les examiner. Le coq, accompagné de ses poules, me parut charmant ; sa contenance majestueuse fixa mes regards :

Ariste plusie
carell maîtr coq plus
ble dures dues
de ses

Je
des o
mandai
l'appel
l'air b
braire.
taire e
ses cris
as tu c
Il est
amour.
tu, Im
ineptie
seur d
des cyg
oiseaux

Ariste me dit , que cet animal avoit plusieurs femmes , qu'il pouvoit les caresser à chaque instant du jour. Le maître de la cave a donc plus aimé le coq que l'homme , puisqu'il l'a rendu plus heureux en le rendant plus capable de plaisirs ; & s'il chérit ses créatures à proportion de ce qu'il les a rendues plus parfaites , le coq doit être de ses amis.

Je vis un animal fort laid : ses grandes oreilles me firent reculer ; je demandai au Philosophe comment on l'appelloit. Un Fréron : ton Fréron a l'air bien stupide ! Le Fréron se mit à braire. O ciel ! dis-je à mon amant ! fais taire cette bête ; quel organe détestable ! ses cris affreux me font peur ; pourquoi es tu chez toi un animal aussi mauvaisade ? Il est à mon fermier , ce maître s'est amouraché de ce plat Fréron : le croirois-tu , Imirce , que cette bête , malgré son ineptie & sa voix baroque , ait la fureur de censurer la voix harmonieuse des cygnes & le chant délicat des jeunes oiseaux ?

Je vis deux grands animaux attachés à une petite cave fort jolie ; mon amant les aborda , il me fit trembler : ces animaux , malgré leur grosseur & leur hauteur , se laisserent caresser. Ariste me fit monter dans la petite cave , qu'il appelloit un carosse : dans l'instant ces animaux prirent leur course ; je crus que nous voltigions dans l'air. A la sortie du château , je rencontrais un homme sur un de ces animaux , un enfant en conduisoit cinq à six , un polisson menoit un Fréron , & le rouoit de coups ; ce traitement m'amusoit. Le Philosophe m'expliqua l'utilité des chevaux , les services qu'ils rendoient à l'homme ; je fus remplie de respect pour les chevaux , & je les aimois comme font les grands Seigneurs , les Capitaines de cavalerie & les Prieurs Bénédictins.

Nous passâmes dans un endroit bordé de petites caves , qu'on me dit être un village ; j'aperçus une quantité d'hommes singuliers qui m'épouvanterent ; les uns n'avoient qu'un bras , les autres qu'une

qu'une jambe , un troisième étoit sans cuisse , un autre avoit le derrière dans un plat : ô Ciel , les vilains hommes , m'écriai-je ! nous nous arrêtâmes un moment. Un homme sans bras , marchant lentement , vint prier le Philosophe de lui donner de l'argent , il n'avoit point mangé , disoit-il , depuis deux jours. Ariste lui donna trois livres. Je demandai pourquoi son maître ne donnoit pas de pain à ce malheureux ; en parlant , je tournai la tête , je vis une cave remplie de pains ; j'appellai le pauvre , je lui montrai avec transport la boutique au pain , en lui disant , mon ami , voici ce que tu cherches. Le Philosophe comprit l'équivoque. Crois-tu , Imirce , que cet homme puisse prendre du pain impunément ? s'il le faisoit , on lui donneroit la puanteur. Comment ne m'as-tu pas dit cent fois qu'un homme sans pain tomboit dans la puanteur ? Eh bien ! oui : & s'il prend du pain , on lui donne la puanteur. Entends , si tu peux , ton galimathias ; le maître de ta cave est original , il veut que tu fasses une chose &

Tom. I.

I

que tu ne la fasses pas. Le Dieu de ma cave n'est pas l'auteur de ces loix, c'est nous qui les avons faites pour assurer à chacun le sien. Tu fais donc des loix pour te donner la puanteur ? je ne te comprends pas. Ecoute, ma chère, cet homme est pauvre, s'il veut avoir du pain, il faut qu'il travaille comme les ouvriers de mon fermier. Comment peut-il travailler, il n'a qu'un bras ? comment ferois-tu, si tu n'avois qu'un bras ? dans ce cas, il demande l'aumône, chacun la lui donne. Lui donne-t-on toujours ? on lui refuse souvent. Vous êtes des monstres, vous savez que cet homme ne peut gagner son pain : loin de courir le soulager, vous le laisseriez périr, s'il ne venoit toucher votre pitie. N'est-il pas affreux pour l'humanité, de laisser les malheureux dans la misere ? n'augmentent-ils pas ta honte, quand ils sont dans la rigoureuse nécessité de promener leurs malheurs, leurs infirmités & leurs cicatrices ? les gens de ta cave sont durs ; leurs cœurs sont comme elle, remplis de bien & de mal.

Un aveugle jouant du violon, vint nous demander l'aumône. Pourquoi, dis-je au Philosophe, cet homme qui ne voit goutte, joue-t-il du violon ? est-il charmé d'être privé d'un sens aussi utile que celui de la vue ? Non, il joue de cet instrument pour nous exciter à la compassion. Comment tu n'es pas assez touché de son malheur ; il faut donc réveiller ta charité par la joie & la douleur ? Tu es singulièrement charitable !

Dans notre chemin, nous rencontrâmes un bois, je priai mon conducteur de descendre ; nous nous promenâmes quelque temps dans ce lieu délicieux ; je fus frappée de la majesté & du silence qui régnoient dans cette forêt ; je trouvai ce séjour propre à recueillir l'ame ; un charme secret m'invitoit à y rester ; je proposai à mon Mentor d'y demeurer. Le maître de ta cave a fait ce bois pour les hommes ; ne sont-ils pas bien insensés de quitter un endroit si délectable, pour habiter dans les pierres, comme les lézards & les grillons ? Je m'at-

300 LA FILLE

rachai avec peine de cette forêt, nous retournâmes au château où mon amant me promit de me conduire le lendemain dans un lieu nommé l'Eglise, où je verrois le maître de sa brillante cave; sur-tout, ma chere Smirce, me dit-il, garde un profond silence dans ce lieu; ne quitte pas ta place, que je ne te donne la main.

La cave où j'avois été élevée, n'étoit rien en comparaison de celle où brûloit le soleil; je m'imaginai naturellement que le maître de cette belle cave devoit être un objet curieux à voir. Cette idée m'empêcha de dormir, tant j'étois impatiente de voir ce grand maître pour lequel mon Philosophe étoit pénétré d'amour, de respect & de vénération.

Ariste me mena à l'Eglise de bonne heure: en entrant je fus surprise de voir des hommes contre les murs; ils ne bougeoient pas; l'un tenoit un gril, l'un avoit un cochon à son côté, l'autre un mâtin, deux autres faisoient des souliers, une femme tenoit un joli petit

DE LA NATURE. 103
enfant dans ses bras, & je ne vis point le maître de la cave.

Une demi-heure après je vis sortir du côté droit un homme en chemise, avec une longue cravate rouge ; il tenoit la queue d'un animal, il trempa cette queue dans l'eau, dit un mot en criant ; les assis-tans se mirent à brailler. L'homme en che-mise vint me jeter avec sa queue de l'eau au visage ; j'allois l'insulter ; Ariste vit ma vivacité, & me dit tout bas de me contenir. Ce que je trouvai de plus ori-ginal dans cette cérémonie, fut la tran-quillité du peuple aux procédés peu hon-nêtes de cet homme, & l'empressement de toutes les femmes pour avoir de l'eau de sa queue.

Ce même homme reparut un moment après avec un accoutrement plus sin-gulier. Il commença à crier, pour s'in-former si tout le monde étoit à l'Eglise ; on répondit en mauvais François : *ils y font*. Ces *ils y font* (1) ne finis-

(1) Si *Imirce* avoit su le grec, elle auroit sup-
que c'étoit le *Kyrie eleison*.

soient pas. Lorsqu'on eut braillé assez à son goût, il avança avec deux plats, un grand & un petit : le peuple alla mettre ce qu'on appelle de l'argent dans le grand plat, & pour son argent on lui faisoit baiser le petit plat. Chacun s'en retourna content, je ne sais pourquoi, d'avoir baiser un plat. Le plus singulier, c'est que tous ces gens avoient des plats chez eux qu'ils pouvoient baiser sans donner un sol, comment, me disois-je en moi-même, les hommes de cette cave aiment l'argent, & ils le prodiguent pour baiser un plat ?

Le Prêtre monta dans une grande boîte suspendue en l'air, d'où l'on ne voyoit que la moitié de son corps ; il parla long-temps sur la puanteur ; il assura que les hommes de sa belle cave étoient sortis de son sein ; il dit des injures à tout le monde. Peres & mères, s'écria-t-il, vos filles sont libertines, elles vont avec les garçons dans les bois. Pourquoi cet homme vouloit-il que les filles allassent dans les bois sans leurs Emiliors ? Je trouvai ce morceau impér-

tinent. Vous aimez l'argent , continua-t-il , vous êtes des fripons , des menteurs & des ivrognes.... Deux choses me surprisent dans cette cérémonie ; la peine que cet homme se donnoit de crier contre des gens qui aimoient l'argent , contre des filles qui aimoient les garçons ; & la modération du peuple qui écoutoit patiemment sans répondre , les injures qu'on lui disoit.

La cérémonie faite , nous revîmes au château. Mon Philosophe m'avoit observée attentivement , il se douta des questions que j'allois lui faire , & nous allions entrer en matière , lorsqu'un domestique nous dit qu'on avoit servi. Je n'avois pas encore vu manger Ariste , ni pris d'autre nourriture que du pain & des fruits. Je vis une table garnie de quantité de plats , chargés de chairs qui fumoient de corruption ; je frémis à ce spectacle , je demandai quelles étoient ces préparations , ce qu'on alloit faire. C'est mon dîné , dit Ariste : ceci est une tête de veau , ceci une piece de bœuf , ce grand plat une soupe , à côté une épaulo

de mouton , vis-à-vis une tourte de
godiveaux.

Etonnée de l'air tranquille dont Ariste me faisoit le dénombrement de ces plats , je lui dis ! Comment , monstre , tu manges des êtres , à qui ton maître a donné le jour , tu les détruis exprès pour les engloutir dans ton ventre ? comment peux-tu être aussi cruel , & peut-on souffrir dans tes villes un carnage aussi inhumain ? Oh ! cela ne nous étonne pas plus que l'eau qui coule dans la Seine ; il y a vingt quartiers dans Paris , qui étaient ces membres sanglans & déchirés ; & la rue de la Huchette est remplie de gens qui les empoisonnent . Nous égorgeons des millions de bœufs , de veaux , de moutons , & toute la nature t'a-t-elle donné ces animaux pour les manger ? Non , elle nous a donné le pain & les fruits ; mais comme nous sommes méchants , en rôdant dans les bois , nous avons vu des tigres déchirer les loups , les loups manger les moutons ; nous avons copié les tigres & les

Toups. Tu choisis bien tes modeles ! mais comment se trouve-t-il des hommes assez barbares pour couper la gorge à ces moutons innocens ? Il y a dans toutes les villes & toutes les campagnes , des gens qui font cette besogne en chantant ; les Dames les plus sensibles traversent sans être émues , les boucheries ; & l'aspect de ces cadavres , leurs membres palpitans , le sang qui ruisselle par-tout ne les effrayent point. S'il y avoit un quartier dans Paris où l'on traitât ainsi les hommes , tes Dames sensibles y passeroient-elles aussi tranquillement ? Non , elles expireroient de frayeur. Eh ! pourquoi n'ont-elles pas la même crainte pour les pauvres moutons , qui te donnent leur laine ? Je te comprends , tu resserres ta sensibilité à ton espece : penses-tu qu'elle seroit moins parfaite , si elle s'étendoit sur tout ce qui respire ?

Nos Dames , plus dignes d'admiration que nous , ne restreignent pas leur amour à notre seule espece ; comme elles aiment le changement , elles sa-

706 LA FILLE

sont éprises de belles passions pour les bêtes ; sans parler des maris , qui ne sont pas toujours les animaux les plus chéris , ni les mieux léchés , elles crevent souvent de désespoir à la mort d'un perroquet , d'un scrcin & d'un petit chien.... Mangent-elles le chien ? Que dis-tu ? elles n'ont garde. Si tes Dames dévorent sans horreur des bœufs , des veaux , des moutons , pourquoi ne mangent-elles point du chien ! C'est que nous n'avons pas contracté cette habitude ; nos peres ont mangé quelquefois de mauvais ragoûts , mais ils n'ont point mangé de chien. Il me paroît que la seule habitude te différencie des Anthropophages ; va ! tu es plus cruel que ces peuples ignorans ; ils mangent leurs ennemis , tu égorges les tiens sans pitié , & tu n'oses les manger sans horreur ! va , il y a moins de cruauté à les dévorer quand ils ne sont plus , que de les tuer pour satisfaire ta passion homicide de tout détruire !

Mon Philosophe de sang mêloit aux chairs qu'il engloutissoit dans son ven-

tre, des drogues qu'il nommoit du poivre, du sel, du vinaigre. Je demandai pourquoi il mettoit chaque morceau de chair dans sa poussiere de sel & de poivre ? Sans ces drogues, me dit-il, la viande n'a pas assez de saveur ; ni assez de piquant pour irriter les fibres de notre palais. Ah, cher ami ! ne vois-tu pas que la nature n'a point fait ces viandes pour toi, puisque ton palais ou ton goût ne les trouveroit point agréables ; si tu n'ajoutois ton sel & ton poivre ; ton palais est l'échanson que la nature t'a donné pour essayer ce qui convient à ton estomac ; par l'assaisonnement de tes viandes, tu trompes ton échanson, & tu crois, en trompant la nature, répondre à ses vœux ; je trouve les gens de ta cave insensés !

Alarmée de ce sanguinaire repas, je priai le Philosophe de m'expliquer les horreurs de sa table : Comment appelles-tu ce liquide bouillant que je vois dans ce grand plat, dont l'odeur & la fumée m'empoisonnent ? C'est le suc de cette piece de boeuf que tu vois à côté, qu'on

108 LA FILLE

a extrait par le moyen de la chaleur du feu. Mais le feu n'a-t-il pas gâté ta viande, & corrompu sa nature, puisqu'il a changé la couleur de ton bœuf? ce suc dans ton estomac ne doit-il pas y former un levain de fureurs, ou altérer ta santé? je m'étonne que tu parviennes à un âge fort avancé, en te nourrissant de pourriture & de chairs.

Je vis des boudins ; je demandai ce que c'étoit que ces tuyaux noirs. C'est un composé, me dit Ariste, de sang d'animaux & de leur graisse, que nous lions, selon notre coutume, avec force sel, poivre & épices. O ! monstre épouventable ! non content de manger la chair des animaux, tu bois encore le principe de leur vie ! Quoi, cette liqueur vermeille, qui coule dans leurs veines, te désaltere ? ah, malheureux ! que ne m'as-tu laissée dans ta cave ! je tremble de vivre avec des hommes qui se nourrissent comme toi.

Chaque plat étoit une cruauté, mais les boudins & la tête de veau m'épouventoient davantage. Comment, dis-je

au Philosophe, peux-tu savourer les ordures de cette tête ? comment ! tu dévores jusqu'au siège de l'instinct ou de l'intelligence de cet animal ? Oui , nous mangeons la tête , les pieds , les pattes , la langue , le cœur , les poumons , les entrailles , & quelquefois les poils , par la mal-propreté de nos cuisiniers. Manges-tu aussi des têtes , des cœurs de F.... Non , cela est trop détestable ; le F.... n'est bon ni à rôtir ni à bouillir. C'est donc à cause qu'il ne vaut rien que tu le laisses vivre ? ton F.... est bien heureux de ne rien valoir.

On apporta le second service ; je vis des chats écorchés & brûlés , des oiseaux , des coqs & des poules. Ces oiseaux qui m'avoient paru si beaux dans l'air & dans la basse-cour , étoient monstrueux & défigurés. Mon Philosophe , avec un air tranquille , coupoit les cuisses , les ailes de ces animaux , & mangeoit ces membres mutilés & gâtés , avec appétit.

Après qu'il eut contenté sa gourmandise , il donna un signal ; on leva tous

210 LA FILLE

les plats , on garnit encore la table de nouveau : c'étoit pour la troisième fois que je voyois changer ce diné. Surprise de cette abondance , je m'écriai : O Ariste ! que d'ingrédiens & de cruautes pour satisfaire ton appétit ! j'ai vu sur ta table de quoi nourrir ce que tu appelles un village ; on ne finit point de t'apporter : comment ton estomac , qui n'est pas plus large que la poche de ta veste , peut-il contenir , sans crever , la mangeaille dont tu viens de le farcir ? la puanteur va t'attaquer , je tremble pour toi.

Ce troisième service étoit rehaussé d'une grosse cuisse , noire comme la cheminée : je crus que c'étoit pour faire rendre au Philosophe tout ce qu'il avoit pris , qu'on lui apportoit cette vilaine cuisse noire ; mais je fus bien étonnée lorsque je le vis , armé d'un couteau , couper de cette cuisse , en mettre un morceau sur son assiette , & le manger avec un appétit incroyable. Ma frayeur redoubla. Comment , lui dis-je , tu manges de cette effroyable chair ? qu'est-ce

done
Qu'ap
d'un
noire
viande
la noi
fumée
opéra
dans l
corron
gout ,
crème
être b
causé e
approc
voit d

Eto
il avoi
Les D
si délic
ment
as din
ta vest
de la c
vie , &
ce mél

DE LA NATURE. TIE

done que cette cuisse ? C'est du jambon. Qu'appelles-tu , du jambon ? La cuisse d'un cochon ? mais pourquoi est-elle noire ? C'est que nous mettons cette viande à la cheminée , afin que la fumée la noircisse. Tu manges donc aussi de la fumée ? Tu n'y es pas ; nous faisons cette opération , afin que la fumée , pénétrant dans les pores de cette viande , puisse la corrompre ; cette corruption irrite notre goût , & le flatte. Il me fit manger de la crème ; je trouvai que cela pouvoit être bon ; mais elle étoit brûlée , & à cause qu'elle étoit gâtée , brûlée , & qu'elle approchoit de sa cuisse noire , il la trouvoit délicieuse.

Etonnée des différentes chaisrs dont il avoit chargé son estomac , je lui dis : Les Dames que tu peins si sensibles & si délicates pour les petits chiens , comment osent-elles t'approcher lorsque tu as diné ? si tu avois dans la poche de ta veste du bouillon , de la tête de veau , de la crème brûlée , du chapon , du poivrie , du sel & des boudins , l'odeur de ce mélange ne leur seroit-elle pas insup-

112 LA FILLE

portable ? Assurément ; car elles ne peuvent souffrir l'haleine d'un petit chien qui mange de la viande. Mais pourquoi supportent elles sans dégoût l'odeur de la tienne ? C'est que nous marchons à deux pieds. C'étoit une mauvaise raison qu'Ariste me donnoit ; comme il n'en avoit point de bonnes , dans ce cas , il y a de l'adresse de satisfaire les gens avec des méchantes.

On leva les plats , je ne vis plus de chairs : on servit des fleurs , des marmousets de porcelaine , des miroirs & des colifichets qu'on ne pouvoit manger ; ces bagatelles étoient accompagnées de fruits , & ce spectacle s'appelloit le dessert. Je mangeai du fruit je le trouvai agréable. C'est au dessert que j'aime ton diné. C'est aussi le moment , répondit-il , où l'amitié se développe , où la saillie étincelle , où l'homme revenu à la nature , revoit l'image de la liberté qu'il a perdue. Ariste effectivement me parut plus gai : il fut triste & silencieux tout le temps qu'il avoit été occupé à dévorer ses viandes : sa joie reparut avec

le dessert , & je trouvai mon ami plus aimable.

La cérémonie de la table me semble gênante. Trois grands garçons nous servoient avec un air craintif & empressé. Je demandai au Philosophe si ces hommes étoient ses enfans. Non , ce sont des esclaves fainéans , gagés pour me servir. Pourquoi te servent-ils ? Cette cave n'est pas comme la tienne : les uns ont quelques briques infiniment petites de la cave , les autres n'ont rien ; ceux qui ont quelques lignes de terrain courbes ou plates , sont riches; ceux qui n'en ont pas , sont pauvres : ces derniers se prêtent aux besoins ou aux fantaisies des riches pour avoir de l'argent : l'argent est un métal rare & dangereux , avec lequel on se fournit de tout ce que l'on veut. Je trouvai l'argent admirable , quoiqu'il ne valût guere mieux que les parois de ma vieille cave. Le Philosophe m'expliqua son système de finance , je compris un peu le système de sa cave. Je conclus que l'argent étoit le malheur des hommes.

Nous parlions encore sur l'ardeur de l'or qui brûle tous les hommes, lorsqu'un Capucin parut subitement à nos yeux. L'aspect de ce masque me fit trembler, je quittai précipitamment la table; Aristé courut après moi, me ramena dans la salle, où je demandai, encore toute effrayée, de quelle cave sortoit cette vilaine figure? Comment donc, dans une cave aussi belle que la tienne, y a-t-il des êtres aussi imparfaits? Cet être, répondit Aristé, à quelques ridicules moins, est un homme comme moi; il s'habille ainsi, parce qu'il croit qu'un habit maussade fait plaisir au maître de notre cave.

Le discours de mon amant calma un peu ma frayeur. J'examinai le Capucin; plus je le parcourrois, plus je doutois qu'il fût homme. En regardant son laid capuchon, en touchant son gros habit, je m'avilai de lever sa jaquette, pour m'assurer s'il étoit homme, & s'il avoit comme Emilor & le Philosophe, ce qui m'avoit fait tant de plaisir. Le pere, sur qui ma belle gorge & ma figure

DE LA NATURE. 119

avoient fait de promptes impressions, se trouva dans cet état heureux, si maladroitement reproché aux Carmes. Cette découverte me rassura ; je me figurois qu'un homme qui n'étoit pas fait comme Emiliot ou le Philosophe, devoit être ennemi des femmes.

Le Capucin parut honteux, ou fit semblant de l'être ; mon Mentor me gronda de ce que j'avois troussé la jaquette de ce sauvage. La pudeur, me dit-il, défend ces sortes de libertés à ton sexe. Qu'est-ce que la pudeur ? C'est une vertu qui oblige les femmes à rougir quand elles voient un homme nud. Une femme ne doit donc pas regarder les objets qui lui font plaisir ? Pourquoi veux-tu faire un mystère d'une chose, quand la nature n'en a point fait ? Ta pudeur est bien folle ! Qui a fait ta pudeur ? les hommes ; ils sont donc bien stupides d'avoir fait la pudeur dès qu'elle les gêne ? tu fais donc des vertus de tes idées ! Dis-moi, quelle est cette vilaine bête de Capucin ! C'est un moine qui a fait vertu de ne pas se servir de ce que tu as vu,

en promettant au maître de notre cave de ne point faire d'enfans. C'est dommage, il a de quoi me faire plaisir ; & si l'on pouvoit aimer un monstre, je crois qu'il s'en tireroit habilement : mais je me fâche ; pourquoi ce Moine a-t il promis au maître de ta cave de ne point faire plaisir aux filles ? Pour être plus agréable à notre pere commun. Ecoute, si tu te crêvois les yeux pour ne point voir ta belle voûte, serois-tu agréable à ton maître ? Non assurément. Ce Moine est bien animal de faire une pareille promesse ! ta privation de la vue n'affligeroit que toi, son vœu fait tort à une fille, & tu m'as dit que c'étoit un mal de faire tort à quelqu'un (1).

Nous continuâmes à parler sur l'habit du Capucin, auquel je ne pouvois

(1) On doit excuser *Imirce* ; elle ne connaît pas encore la Religion, le mérite d'un habit de Capucin, ni l'excellence & l'utilité des vœux monastiques. La nature ne peut lui inspirer que de l'horreur pour cet état. La révélation rectifiera sans doute ces mauvais sentiments de la nature.

m'accoutumer. Je demandai pourquoi ce Moine étoit ainsi fagoté ? C'est pour plaisir au maître de ma cave. C'étoit toujours le refrein des raisonnemens d'Ariste. Ton maître , qui fait de si grandes choses , aime-t-il les infinitement petites ? peux-tu croire qu'une figure qui me fait horreur , puisse lui plaire ? quand j'étois dans ta cave , si j'avois mâché du pain , & collé ce pain mâché à mon derrière pour te plaisir , cela t'auroit-il fait honneur ? Non , j'aurois pris cette action pour une bêtise de ta part. Eh bien , si le maître de ta belle cave a plus d'esprit que toi , il doit trouver les Capucins pitoyables.

Ariste envoya le Moine dîner à la cuisine : l'homme qui avoit insulté le peuple dans l'Eglise , entra. Il avoit un long vêtement noir , un chiffon de linge autour du col , une grande emplâtre noire sur la tête ; sans doute il étoit blessé au crâne. Mon Amant lui fit des politesses , il témoigna au Philosophe la surprise que sa présence lui avoit occasionnée dans l'Eglise : Il y a long-

118 LA FILLE

temps, M. le Comte, que je ne vous avois vu dans cet endroit ; vous ne fréquentez guere nos temples. Cela est vrai, dit Ariste, que voulez vous que j'y fasse ? Je ne chante pas, je ne baptise pas, je ne prêche point. M. le Curé, y fréquenteriez-vous si souvent, s'il n'y avoit point d'argent à gagner ? Cependant il y a environ vingt-neuf ans que je fus à Notre-Dame, c'étoit à l'occasion de la prise de Philippsbourg, c'est tout ce que je puis me rappeller ; j'étois jeune, j'étois curieux de voir de mes yeux un *Te Deum* ; on en chantoit plus souvent que dans la guerre d'Hanovre. J'aurois cependant été dupe de ma curiosité, & constraint de scivir de vis-à-vis à deux Présidens à mortier, si je n'avois rencontré la . . . oh le bon temps, mon cher Curé ! que cette actrice étoit charmante ! Monsieur, lui dit l'homme noir, vous scandalisez prodigieusement la paroisse ; vous couchez avec cette Demoiselle, cela n'est pas trop *secundum Lucam*. Je pris une assiette ; je la jet-

tois à la tête du prédicateur, si Ariste ne m'eût retenue. Mon amant un peu formalisé de l'instruction pastorale de son homme noir, lui dit : Mon bon Curé, tâchez d'entretenir la paix avec votre servante, ne vous mêlez point de mes affaires; quelle autorité avez-vous pour prêcher dans ma maison ? Le Curé lui répondit d'un air mystique : Je suis le Serviteur du Seigneur. Cela est bon, dit Ariste; je parlerai à votre maître, je le prierai, aussi-tôt que votre année sera finie, de vous payer, & de vous mettre à la porte, il n'a que faire d'un insensé & d'un visionnaire chez lui. Le Curé s'en alla en grommelant dans les dents.

Dès que le Curé fut parti, je demandai au Philosophe pourquoi cet homme lui avoit défendu de m'aimer ? C'est à cause que je ne puis coucher avec toi sans sa permission. Va ! il ne t'aime pas comme moi. Ma religion m'ordonne de lui obéir. Pourquoi te laisses-tu commander par ta religion ? il me paraît qu'avec ta belle cave, tu n'es

pas si heureux que je l'étois dans celle où tu m'as élevée.... après tout , qui est cet homme ? c'est un Curé à qui nous donnons du bien.... J'interrompis Aristé , Comment tu es assez étourdi pour payer un homme , qui t'injurie & empêche tes plaisirs ?

Le Philosophe , content de mes progrès , me fit annoncer dans son voisinage pour une fille nouvellement arrivée des terres australes : on me courut comme le rhinocéros . Deux carrosses nous amenerent cinq Dames , elles brûloient de me voir . La curiosité est le sentiment le plus chaud de notre ame . Ces Dames parurent étonnées de ce que j'étois plus jolie qu'elles ; elles firent l'inventaire de ma parure & de mes breloques , prodiguerent tous les superlatifs : l'une me demanda , comment je trouvois la France ; l'autre me fit remarquer malgré moi le goût d'une belle robe ; une vieille Marquise m'entretint de vapeurs & de son chien , qui n'avoit que trois pattes ; une jeune personne me pria de lui donner des conseils

seils p
ne po
écrire :
trompe
un scr
s'aimer
Ce
s'arran
chiffon
être fa
ils étoi
pendan
beaucou
passé...
deux...
tes... v
dans m

La e
Philoso
des fen
qui t'o
site. C
maiserr
cules :
pays so
si les g
Tom

seils pour tromper sa mere; son amant ne pouvoit la voir. disoit-elle, ni lui écrire: je m'étonnois de ce qu'il falloit tromper ses pere & mere, pour suivre un sentiment aussi naturel que celui de s'aimer.

Ce papillonnage fini, la compagnie s'arrangea autour d'une table, prit des chiffons de papier, qui ne paroissoient pas être faits par le maître de la belle cave; ils étoient fort mal peints. On s'amusa pendant trois heures à les remuer avec beaucoup d'attention, & à répéter, je passe... médiateur... manille... spadille... deux... trois... six levées... codille... faites... voilà huit tours... je n'ai plus rien dans ma boîte.

La compagnie partie, je demandai au Philosophe qui étoient ces folles. Ce sont des femmes de condition sur le bon ton, qui t'ont fait l'honneur de te rendre visite. C'est donc un honneur de dire cent niaiseries, de faire mille questions ridicules: par exemple, si les Dames de mon pays sont coiffées à l'exil du Parlement, si les greluchons sont plus aimables, si

122 L'A. FILLE

les chiens sont jolis, si je voulois savoir l'air de la chanson des petites postes de Paris ? Tes femmes de condition sont originales ! j'aime mieux la femme de ton fermier, elle a soin de ses enfans & de ses vaches. Que font les femmes de condition ? Rien, que ce que tu as vu & qu'elles vont répéter dans vingt maisons. Elles doivent donc prodigieusement s'ennuyer ? aussi sont-elles accablées d'ennui.

Je questionnai le Philosophe sur les livres mal peints, avec lesquels on avoit plaisir pendant trois heures : ce sont, me dit-il, de mauvais livres qui nous apprennent à devenir fripons, à perdre notre argent, notre honneur, notre fortune, & souvent servent d'occasion à nous égorger. Pourquoi t'amuses-tu avec des livres si dangereux ? C'est pour nous dissiper en nous volant poliment les uns & les autres ; la passion du jeu ne peut être que celle d'un honnête fripon. Tu ferois mieux Ariste, de t'amuser avec les livres de ta bibliothèque ; la tragédie d'Alzire, que j'ai lus

l'autre
tes affr
fait Alz
l'auteu
esprit ;
homme
d'Alzire
il y a
ment le
piece e
cartes :
connoi
occupé
leurs c
leurs t
lales ;
s'est re
délassé
de mo
qui on
qui ch
plus re
gion ;
gé, le
grotesc
valet e

Pantre jour , me délasseroit mieux que tes affreuses cartes : est-ce celui qui a fait Alzire , qui a fait tes cartes ? Non , l'auteur de cette Tragédie est un bel esprit ; celui qui a fait les cartes est un homme ordinaire ; & quoique le drame d'Alzire prêche le pardon des offenses , il y a peu de personnes qui pardonnent les offenses , & qui lisent cette pièce en comparaison de celles que les cartes amusent & distraient . Les enfans connoissent les cartes , les matelots s'en occupent sur leur bord , les soldats dans leurs corps de-garde , les officiers dans leurs tripots , les moines dans leurs cellules ; enfin l'auteur de ce livre barbouillé s'est rendu immortel ; il ramasse , occupe , délassé , fatigue journalièrement plus de monde lui seul , que tous les livres qui ont été faits jusqu'à ce jour : la mode qui change nos habits & nos idées , a plus respecté ces chiffons que la religion ; celle des premiers sages a changé , les cartons peints ont conservé la grotesque parure de nos peres , & le valet de carreau a gardé sa belle répu-

124 LA FILLE

tution (1). Je trouvai les hommes de la belle cave insensés, de perdre les courts momens de la vie à manier ainsi le valet de trefle, & à se couper la gorge pour le sept de pique.

Nous reçumes la visite de quatre Messieurs ; en entrant, ils tirent un pied derrière l'autre, se plierent comme des cercles, aborderent Aristé en lui disant : cher Comte, es-tu toujours misanthrope ? ne songes-tu pas à ce délicieux Paris ? est-ce là le bijou étranger ? il est joli ! Ils vinrent voltiger autour de moi, me firent cent questions d'une haleine ; je fus piquée de cette familiarité : Savez-vous, me dit l'un, l'histoire de la Deschamps, elle a volé un diamant au curé de Liège : voilà qui est de bonne prise... Aristé, comment gouvernes-tu cette petite personne ? elle vient, dit on,

(1) Alexandre, César, Louis XIV & Frédéric, n'auront jamais l'immortalité des Rois de cœur, de pique, de trefle & de carreau. Ces quatre Rois placés au Temple de mémoire, devroient guérir leurs confères de la vanité des conquêtes.

des terres Australes ? Ce pays n'est-il point situé du côté du carnaval de Venise, ou dans le Royaume du Prêtre-Jean ? je me ferois volontiers tonsurer pour être souverain d'un Etat, où il y a de si jolies filles. Mademoiselle, me dit-il, en se tournant vers moi, avez-vous vu la Cour du Prêtre-Jean ? sa calotte, comment est-elle ? Sa Majesté Madame la Prêtresse-Jeanne est-elle bien ? porte-t-elle la soutane & la tonsure comme son mari ? nos modes percent-elles dans ce pays-là ? ah ! je le crois... nous avons un goût divin... nos cuisiniers, comme dit l'auteur bleu, font des fricassées de chérubins, où il n'y a que des ailes & des têtes. Je ne répondis rien à ce charmant Monsieur, il crut sans doute qu'il avoit eu une conversation avec moi.

Un autre avec une phisonomie plus lettrecé, me demanda si je connoissois les journaux & le frere Berthier : ils font fortune, me dit-il, & prennent comme on ne prend point. Le joli Abbé de la Porte écrit comme un astre... que dit-

126 LA FILLE

on de Fréron dans vos terres Australes !
le connoissez-vous ? oui, Monsieur. L'aimez-vous ? Non, je le déteste. Et sa voix ? Encore davantage, elle m'écorche les oreilles. Vous êtes, Mademoiselle, d'un véritablement bon goût, vous plairez à Paris. Eh ! Monsieur, comment ne pas le trouver effroyable ? ses grandes oreilles, son épaisseur, ses cris... Oh le voilà, c'est Fréron, le tableau est parlant, cet homme est détesté depuis qu'il a voulu déprimer nos meilleurs auteurs. Un Fréron, une bête peut-elle attaquer les auteurs ? Précisément, c'est à cause qu'il est bête. Monsieur, expliquons nous ; ce Fréron est un animal de la basse-cour... Oui, justement, c'est sa place. Monsieur, entendons-nous ; un Fréron peut-il écrire ? Cela ne fait rien, il barbouille. Je crois que vous ne me concevez point. Pourquoi, Mademoiselle ? ne parlez vous point de Fréron ! Oui; vous voyez que j'entends à qui vous en voulez ? De grace, dites-moi, à quel usage sert un Fréron ? le nôtre porte du bois, sert au fermier :

vous y êtes. Voyant que ce Monsieur ne m'entendoit pas , j'appellai Ariste , qui instruit de notre débat , se mit à rire , & dit à ces Messieurs : Mademoiselle , voyant l'âne du fermier , me demanda le nom de cet animal ; celui de Fréron me vint dans l'idée , je crus ces deux noms synonymes , je lui dis que l'âne étoit un Fréron ; voilà ce qui a fait l'équivoque. Les jeunes gens crièrent : bon le lapin ; bon le lapin ; l'animal de la basse-cour est un âne ; ainsi Mademoiselle , il n'y a point d'équivoque , vous avez jugé comme les Muses & comme Apollon , du Satyre Marsyas.

Un troisième me parla de chapeaux plats , de l'Abbé Trublet & de l'Opéra comique ; il termina sa conversation par m'assurer qu'il donnoit des leçons à son perruquier , & que le crêpé étoit enfin passé au marais. Un doucereux vint me dire : Mon cœur ne peut tenir à vos charmes , je ne vois à Paris que des beautés comme ça , des physionomies paralleles à nos découpures ; un minois comme le vôtre est fait pour

parer l'Olympe , éclipser la vieille Cour de Jupiter , qui n'est plus sur le bon ton ; nos auteurs avec leur Flore & la jeune Hébé qui étoit du temps d'Hérode , & l'Aurore qui aime les vieux garçons , cela ne vaut pas un visage moderne comme le vôtre Comment , vous ne dites rien , mon astre ? seriez-vous scrupuleuse ? va-t-on encore aux cérémonies des Bonzes dans les terres Australes ? nous autres , nous n'avons plus de Religion ; cela soulage le cœur .

Ces Messieurs débitèrent cent autres impertinences , & s'en allèrent pleins de confiance que leurs charmes & leurs jolis discours m'avoient fait tourner la tête. Je demandai au Philosophe qui étoient ces crânes ? les agréables & les gens de l'extrême bonne compagnie. Ta cave est-elle remplie de pareils agémens ? Non , ces étourdis sont les jeunes gens de la nation ; ils sont quelques années fous , impertinens ; l'âge les corrige , le François est un fruit qu'il faut laisser mûrir. Pourquoi le pré-

sentes-tu avant qu'il soit mûr; tu exposes les gens à essuyer des propos.

Les visites commençoient à me donner une mauvaise idée de la belle cave. On vint apporter la gazette; Ariste me laissa cette feuille pour aller donner des ordres à ses domestiques. Je fus surprise de lire : L'Impératrice Reine a été à la Messz; M. l'Abbé Arnaud a eu l'honneur de présenter à Monseigneur le Dauphin un volume du Journal étranger; comme cet auteur n'en vend pas, il fait des générosités : le Prince Stadt-houder a été enrhumé : Gaspar Thomas Koutionki est de retour de son voyage en Sibérie : le Pape a ouvert la bouche au Cardinal Pimpernelli : Monseigneur Xavier Machabée-Barthelemy-Jérôme-Eustache de la Villa-canos-chantra-va-celos s'est couvert devant Sa Majesté Catholique ; le Lord Rosbifbroute a reçu la jarretière ; Jeanne-Françoise de Courte-en-l'air, Marquise de Courte-champ, est morte dans ses terres en Poitou , le 12 de ce mois , âgée de quatre-vingt-sept ans ; elle est la der-

130 LA FILLE

niere de la maison de Courte-paille.

Ces bêtises me parurent originales ; je demandai au Philosophe pourquoi l'on perdoit le temps à écrire ces pu-zilités ? On s'intéresse , me dit-il , dans notre cave , à tout ce qui arrive aux Grands. Mais le Journal étranger , une bouche ouverte , une jarretière , un rhume , tout cela est bien petit ! Que veux-tu ? la gazette est comme le carrossé de Paris à Orléans ; vuide ou plein , il faut qu'il parte.

Cette cave si brillante , sa verdure , les arbres perdoient chaque jour de leur éclat ; les pluies devenoient abondantes , les beaux jours rares , le soleil se laissoit à peine entrevoir , des vents froids avoient chassé les zéphirs qui s'étoient envolés avec les fleurs. Ce changement m'attristoit ; j'en parlai à Ariste : Ta belle cave , lui dis-je , va-t-elle tomber dans la puanteur ? ton maître va-t-il la détruire ? ou n'en prend-il plus soin ? Ne t'alarme pas , chere Imirce , une saison fâcheuse va succéder aux beaux jours. Il m'expliqua l'ordre des saisons.

Cette belle cave devint déserte , les oiseaux muets ; les ruisseaux , dont le murmure m'enchantoit , avoient suspendu leurs cours ; des flocons blancs couvroient la terre , des vents constants & déchainés par la mort avoient engourdi la nature : hélas , cher Ariste ! tu ne jouis donc que passagèrement des beautés de ta cave ? elle meurt tous les ans pour revivre encore ; & l'homme seul , pour qui elle est faite , ne renaittra pas.

Nous partîmes pour Paris ; à la dînée , nous trouvâmes six grands garçons , vêtus du même uniforme ; ils avoient chacun un tonnerre pareil à celui dont Ariste s'étoit servi pour tuer l'oiseau. Ces Messieurs caressoient trois filles , qui ne s'embarrassoient guere des loix du maître de leur cave ; elles se moquoient de la pudeur , tenoient des propos , embrassoient leurs amans , & se laissoient chiffonner aussi naturellement que je faisois dans ma prison. Ces gens , dis-je à mon amant , sont plus sages que toi ; ils chantent , caressent leurs

132 LA FILLE

femmes ; mais il paroît qu'ils n'aiment pas le maître de ta cave , ils ne disent point une parole sans en dire des horreurs.

Ces hommes , me dit Ariste , sont des mercenaires gagés pour tuer nos ennemis , servir la vanité des Souverains qui égorgent une partie de l'humanité pour apprendre à l'autre qu'ils ont de l'ambition , & le droit naturel d'avoir raison avec des morts . Fais-tu de même avec tes ennemis ? Je n'ai garde ; cette injustice est un avantage réservé aux Souverains . Que sont tes Souverains ? Les images du maître de ma cave . Ton maître a-t-il aussi des gens soujoyés pour tuer les autres & faire du mal ? Non assurément , nous ne le connoissions que par ses bienfaits . Pourquoi donc ses foibles images font-elles le mal ? ta cave est affreuse d'égorger des gens si gais ! en égorges-tu beaucoup ? Quelquefois quarante mille dans une heure . O Ciel ! que dit le maître de ta cave de cette cruauté ? Nous avons des gens qui nous obligent de croire , sous

sous p
de no
ceux
pens
propo
as-tu
liéren
ces g
la pu
n'ont
dix é
(c'est
les a
quitté
feroie
on le
puant
des m
née q
pain
vont
elles
& ce
que e
par l
En v

T

sous peine de damnation , que le maître de notre cave s'est déclaré le Dieu de ceux qui s'égorgent pour quelques arpens de terre. Ceux qui tiennent ces propos , sont apparemment des Curés ? as-tu souvent la guerre ? Assez régulièrement , tous les dix ans. Pourquoi ces grands garçons vont-ils s'exposer à la puanteur ? Ils aiment les filles , ils n'ont point d'argent ; & pour avoir dix écus , ils s'engagent pour sept ans (c'est toujours pour douze) de tuer les autres , ou de se faire tuer. S'ils quittaient ce métier de bourreau , ne feroient-ils pas mieux ? Ils n'oseroient , on leur donneroit ce que tu appelles la puanteur. Oh ! pour le coup vous êtes des monstres , des barbares ; je suis étonnée que le maître de ta cave envoie du pain à des gens aussi méchans. Ces filles vont-elles aussi à la guerre ? Non , mais elles tuent ces soldats dans leurs bras , & cela sans tonnerre. Que dis-tu ? Je dis que ces filles leur donnent la puanteur par leurs faveurs & par leurs caresses. En voici bien un autre ! explique-toi ,

Tom. I.

M

je tremble, je soupçonne que ta cave est horrible.

Notre cave est si grande que nous n'en connoissons pas encore l'étendue ; elle pourroit bien être infinie ; malgré nos calculs & le dictionnaire d'un Chanoine de Vaucouleurs. Un homme hardi a été errer sur les mers ; il a découvert une autre partie de la cave où il vient de l'or, du poivre, & une maladie qui se gagne en faisant des politesses aux filles ; celles-ci en étant infectées, ne tardent point d'empoisonner ces soldats. Dis-moi ; qu'alloit faire ton vagabond sur la mer ? Chercher du poivre. Quoi, cette vilaine drogue que tu mets sur ta table pour te brûler les entrailles ? Quoi, pour du poivre, tu as gâté tes filles, & tu continues d'envoyer dans un pays d'où il vient un mal si funeste ? Quand ces filles sont attrapées à donner la puanteur, que leur fait-on ? Rien, il faudroit punir trop d'honnêtes femmes ; on les châtie parce qu'elles manquent contre la décence ; on les enferme, à cause que les Curés ne leur ont pas permis de coucher avec ces sol-

dates ; nous les méprisons , nous les traitons de coquines. A ce compte , je suis donc une coquine dans ta cave ? Les hommes qui font les coquins avec ces filles , les enferme-t-on aussi ? Non : eh bien , explique tes contradictions ; dis-moi , mon ami , ne sont-ce pas les hommes qui font les coquines ? Oui. Si cela est , as-tu l'ombre de bon sens ? tu empêches les gens de se caresser , tu veux que les filles soient plus sages que ceux qui les tentent.

Les filles élevées dans les préjugés de ta pudeur , ne vont point , je crois , du premier instant de leur puberté , s'offrir à tes vilains hommes ? ce sont ces derniers qui les corrompent ; si ton Platon , le plus sage des mortels , si tes Moines étoient caressés , baisés par une jolie fille , tiendroient-ils à ces caresses ? y tiendrois-tu toi-même ? tu veux cependant que les filles soient froides quand tu les échauffes ? tu es injuste ! je me fâche , les gens de ta cave n'ont pas le sens commun : tes raisons , leur poivre , leur tonnerre & tes méchans livres barbouillés ,

que tu appelles un jeu de cartes , en sont des preuves .

Nous travafâmes un bois , nous fûmes arrêtés par huit Messieurs qui vinrent sur nous avec des tonnerres de poche pour nous donner la puanteur . Ariste leur livra sa bourse ; ils nous fouillèrent , arrachèrent mes bijoux , nous dépouillerent , & nous souhaiterent un bon voyage : revenue de ma peur , je demandai quelle étoit cette politesse , si c'étoit le bon ton & le merveilleux savoir-vivre de sa Capitale , dont il m'avoit tant ennuyée ? Ces gens me dit-il , sont des malheureux qui arrêtent les passans , les tuent ou les volent . Pourquoi as-tu de pareils monstres ? la Religion ne peut-elle arrêter les voleurs ? à quoi te sert-elle donc ? à nourrir des Capucins & des hommes noirs , pour te dire des injures ?

A la couchée , je vis une fille dont le visage étoit marqué de petites fossettes ; je demandai pourquoi elle avoit la figure criblée ; on me dit qu'une maladie gâtoit ainsi presque tous les hommes . Cette

découverte me poignarda ; j'étois jolie, j'étois femme , j'avois raison de m'alarmer : ce fléau , dis-je à mon amant, vient-il encore de ton pays au poivre ? Non ; nous avons été long-temps les plus ignorans de la cave ; l'ambition de nous décrasser un peu par l'arithmétique , le desir de savoir comment on arrangeoit deux & deux font quatre , & la beile passion de peindre élégamment un zéro , nous firent voyager dans l'Arabie malheureuse , où nous apprîmes à griffonner les belles figures de l'addition ; nos professeurs nous donnerent la petite vérole . Il me patoît que tu deviens toujours savant à tes frais ; tes connoissances te coûtent , tu paies cher le poivre & l'arithmétique (1).

A la barrière de Paris , nous fûmes arrêtés par quatre grands voleurs d'aussi mauvaise mine que ceux que nous avions rencontrés dans le bois ; ils fouillerent dans nos malles ; ces hommes n'a-

(1) La petite-vérole & l'art de chiffrer nous vient des Arabes.

138 LA FILLE

voient point de tonnerre ; ils ne demanderent point d'argent , & nous laisserent passer. Je demandai pourquoi cette bande de voleurs ne nous avoit rien pris ? Ce ne sont point des voleurs , mais des coquins que les Fermiers placent aux entrées des villes , pour visiter si l'on n'apporte rien contre les ordres de Sa Majesté. Quels sont ces ordres de Sa Majesté. ? nous ne mangeons rien , nous ne portons rien , qui ne paie au Souverain , & cela cinq à six fois dans l'espace de cent lieues. Mais n'habitets-tu point ce petit coin de ta cave appellé le Royaume de France ? Es-tu étranger dans ton propre pays ? C'est l'usage , il faut de l'argent. Un Breton n'a pas le droit de porter une chemise neuve dans l'Anjou , sans payer en entrant quelques sols pour livres & quelques deniers aux fermiers-généraux ; s'il fait le tour du Royaume avec sa chemise , il paie deux fois sa valeur ; & cela est d'autant plus original , que le marchand de toile en a déjà dû payer les droits en faisant entrer ses marchandises. Si ces commis me laissoient

avec u
ces de
d'un s
déshon
eu dan
mon p
ximes

Le
des ca
bouc ,
caves
mes. J
caves
sont d
tes , d
mes. A
peu te
à des
vaux ,
par d'
l'hum
die du
de la
malad

Un
etur

avec une livre de tabac , ou quelques onces de sel , Sa Majesté me seroit marquer d'un fer rouge sur les épaules ; je serois déshonoré aux yeux des sots , pour avoir eu dans la poche de quoi saler deux fois mon pot-au-feu . Va , ta cave & tes maximes sont odieuses .

Le mouvement de Paris , la hauteur des caves , celles qui rouloient sur la boue , m'étonnerent moins que d'autres caves portées & traînées par des hommes . Je demandai ce que c'étoit que ces caves attelées aussi ridiculement ? Ce sont des chaises à porteurs & des brouettes , dans lesquelles on traîne des hommes . Ah , malheureux ! tu respectes bien peu tes semblables , pour les employer à des services aussi bas : tu as des chevaux , & tu laisses traîner des hommes par d'autres hommes ? oses-tu ainsi avilir l'humanité ? J'arrivai à l'hôtel , si étourdie du fracas de cette Ville , & si infectée de la mauvaise odeur , que j'en tombai malade .

Une pesanteur de tête , des maux de cœur firent croire au Philosophe que

140 LA FILLE

j'allois avoir la petite vérole : il envoia chercher un Médecin : je vis entrer un homme élégant ; il se plaça à mon côté , s'appuya un moment sur une canne à pomme d'or , fit un détail de ses fatigues , où il mêloit avec affectation le nom de ses grandes pratiques : M. le Comte , je viens de chez le Duc.... ; il crevera d'appoplexie , il ne se donne aucun exercice , il faudroit pour sa santé Jui faire traîner avec son licol bleu la charrette de l'Hôtel-Dieu (1). La Marquise de... est un bon pigeon , elle s'est mise sur le ton des vapeurs ; cela me vaut quinze cens livres par an. Madame la Présidente D.... est dans un état désespéré ; son chien a une patte cassée , elle a déjà eu cinq à six foiblessest très-dangereuses , elle n'en revient que pour gronder ses gens. La Comtesse ** a un

(1) Les morts de l'Hôpital sont traînés par des hommes ; on croiroit les déshonorer s'ils étoient tirés par des chevaux : cet honneur chatouille infiniment les défuns , à ce qu'on croit à Paris.

mari vigoureux , deux grands laquais , un cordelier , un mousquetaire ; en vérité , les femmes de condition ne sont pas taïsonnables.... La petite.... de l'opéra , en tient de ce grand cordon-bleu qui est si bête..... Madame la Vicomtesse.... prend trop de baume-de-vie ; si elle le prenoit ailleurs que chez le Lievre , elle guériroit plutôt ; son mari est un vieillard de vingt-huit ans , qui , de sa vie , ne pourra guérir sa femme . La Baronne m'a fait demander ce matin , voilà la premiere fois qu'elle appelle un Médecin : dans ses maladies , elle avoit toujours recours à S. Roch , à Notre-Dame , à S. Eustache ; il est fâcheux d'avoir dans notre métier de pareils rivaux ! Après cette sortie , le Docteur me prit joliment le bras , le toucha quelque temps , fit une longue dissertation sur le tact , le mouvement du sang , qui ne me soulageoit point.

Le Médecin avoit ordonné un lavement ; on fut le commander à l'Apothicaire . Aritte , occupé dans ce moment , oublia de me donner des notions du la-

vement & des cérémonies qui le précédent. L'apothicaire entra chez moi, tira de dessous sa redingotte une seringue ; je la pris pour un tonnerre de poche ; il étoit à-peu-près semblable à ce qu'Ariste appelloit un fusil ; je fremis en le voyant ; je demandai à cet homme, s'il vouloit me donner la puanteur : non, non, Mademoiselle, cela ne pue point ; c'est une décoction de camomille ; l'odeur n'est pas désagréable pour ceux qui aiment la camomille romaine ; il faut prendre, s'il vous plaît, ce remede tandis qu'il est chaud. Voyant que je ne remuois pas, l'apothicaire me dit : Alloz, Mademoiselle, mettez-vous sur le lit. Ne concevant rien à la médecine, je crus qu'il falloit boire ce breuvage sur mon lit : je m'y jettai ; tournez-vous, me dit-il ; j'eus la complaisance d'obéir, trouvez-vous : qu'appelles-tu me troussez ? découvrez votre derrière, je ne puis vous donner le lavement dans cette attitude... comment, monstre ! que veux-tu ? serois-tu un J.... ? J'ai lu l'autre jour que ces Moines étoient exé-

enables : non , que la bonne Sainte Genevieve m'en garde ! Je compris alors ce qu'il vouloit dire : comment tu veux me Fischer ce long tuyau dans le derriere , un es effroyable ! je fis un bruit horrible ; Ariste accourut : voyant le sujet de la dispute , il appella ma femme de chambre , la gronda de ce qu'elle ne faisoit pas cette opération . Marthon s'excusa , en disant qu'elle n'avoit jamais donne de lavement ; que si elle avoit eu un malheur dans la vie , au moins son derriere étoit encore vierge .

Je questionnai mon amant sur ce remede , il m'expliqua la théorie du lave-ment : la liqueur contenue dans ce cylindre est une décoction d'herbes émollientes ; par le méchanisme de cet instrument , on l'injecte dans les intestins ; ce composé les rafraîchit , les Dames , pour être plus belles , en prennent chaque jour par douzaine . La Baronne D.... que tu vis hier , trouvant un jour son geint obstiné , en prit une grosse dans trente-six heures , Dans ta cave , je n'ai pas eu besoin de ce remede : la nature t'a-t-elle

donné la seringue ? Non , elle s'est contentée de nous endoctriner par la pratique de la cigogne : quand cet animal est constipé , il est malade ; pour se soulager , il va dans les étangs chercher de l'eau dormante , en avale une certaine quantité , l'échauffe dans son jabot , fourre son long bec à son derrière , & dégorge cette eau chaude dans ses entrailles . Tes cheveux , tes bœufs , tes moutons font-ils de même ? Non ; pourquoi veux-tu imiter ce qui n'est peut-être bon qu'à une seule espèce ? je ne voulois point de lavement ; Ariste me prit par le foible des femmes , m'assura que mon teint seroit plus clair , que mes yeux auroient une expression plus tendre , c'étoit la raison pour tuer l'oiseau de Bocace ; je consentis que Marthon m'administrât le clystere .

Cette fille sans expérience le donna d'une main pesante ; au moment que je sentis la chaleur du remede , je me retirai , la canule sortit , & tout le composé inonda ma couche ; je sautai du lit toute dégoustante de cette vilaine drogue , pestant

tant que
les scri-
& je m'
L'ap-
d'Ariste
peint u-
gue qu'
griffes
manches
froit ce
dit Arist
peigno
comme
de pap
autres.

Pou
rangé
nitou ,
rempli
ton fr
chaque
par la
mes co

(1)
Manitou
Ton

tant contre les médecins, les lavemens, les siringues ; je ne pris point de remede, & je me trouvai mieux.

L'après-midi je passai dans le cabinet d'Ariste ; je vis un tableau où étoit peint un grand sauvage avec une longue queue, des cornes à la tête, & des griffes qui paroisoient de très-vilaines manchettes. Je demandai ce que signifioit ce portrait ? C'est le Diable, me dit Aristé, ou le Manitou (1) ; nous le peignons ainsi pour nous faire peur, comme les enfans, qui font des masques de papier pour s'épouvanter les uns les autres.

Pour augmenter ta peur, tu as arrangé des cornes sur la tête de ton Manitou, & les cornes te font rire, tu en remplis les maisons de Paris : regarde ton front, tâte le bien, tu sentiras de chaque côté deux protubérances placées par la nature pour t'en planter ; les femmes connoissent le terrain ; & la terre eü

(1) Les Negres appellent le Diable le Manitou.

bien maudite quand elles n'en plantent point. Ah, mon ami ! tu peins bien des bêtises ! as-tu vu le Manitou ? Non, je crois qu'il doit être curieux.

Nous fîmes une visite à une parente d'Ariste : au retour, nous fîmes croisées auprès de la Grève par un carrosse étincelant, tiré par six chevaux. Je demandai à qui appartenloit ce somptueux équipage entrelacé avec nous dans la confusion de Paris ? C'est la voiture d'un Fermier général, plus fripon que ceux que nous avons rencontrés dans le bois ; je vois que celui-là a fait long-temps le métier, il paroît riche. Aussi l'est-il ; mais à propos, tu m'as dit qu'on donnoit la puanteur aux fripons ? Oui, mais ces publicains sont d'une espèce privilégiée ; ils volent impunément, parce que l'Etat a peut-être besoin de voleurs.

Un peu plus loin, notre voiture & celle du Fermier furent encore arrêtées & croisées par deux tombereaux qui se suivoient ; dans l'un étoit un grand garçon ; il avoit la tête nuë ; un Capu-

gin lui parloit de temps en temps. Dans l'autre tombereau étoit un homme de cinquante ans, à qui un Curé contoie des histoires qui ne paroissoient pas lui faire plaisir. Ces hommes m'inquiéterent; je demandai ce que signifioit cette démonie. Ce sont deux coquins à qui l'on va donner la puanteur: le plus âgé voloit dans les bois, le plus jeune a dérobé dix sols à son maître. Comment! tu détruis un homme pour dix sols! tu prives la société d'un sujet qui lui gagneroit dix mille francs? ta justice peut-elle condamner un homme à mort, la vie étant un don du maître de ta cave? as-tu le droit naturel de détruire un présent si précieux? pourquoi pends-tu celui-là pour dix sols tandis que tu laisses vivre ce grand voleur de Fermier? il n'y a point de raison ni de justice dans ta cave.

J'eus une envie extrême de voir donner la puanteur à ces hommes; je crus que cela devoit être beau & satisfaisant; je voyois courir le peuple avec un empressement inhumain: la voiture

avançâ, nous entrâmes dans la place de Greve; le peuple s'y entretenoit de la résignation involontaire du patient, & discourroît avec chaleur du bourreau (1): il vantoit beaucoup la dextérité de ce dernier, & le citoit comme un homme merveilleux. On fit monter le vieillard; lorsqu'il fut au haut d'une échelle, on cria : grace ! grace ! le peuple fut transporté de joie, mon cœur s'ouvrit à cette allégiresse générale; je vis descendre le vieillard. L'instant d'après on fit monter le jeune garçon; je regardai attentivement, je m'impatientois déjà de ne pas

(1) Ce n'est pas seulement le peuple qui tient des conversations sur les bourreaux, j'en ai été excédé dans la bonne compagnie; chacun vantoit avec chaleur les talents de celui de sa Province, en contoit de jolies anecdotes. J'ai connu un riche Anglois, en commerce de lettres avec les bourreaux de dix à douze villes. Je le trouvai un jour à trinquer au centre de six. Les bourreaux sont des Chirurgiens que nous méprisons mal-à-propos. Voyez leur article dans l'Encyclopédie: M. Diderot les a embellis.

entendre crier grace , lorsque je le vis tomber ; je le cherchois des yeux , j'allais m'informer de ce qu'il étoit devenu , quand je le vis balancer dans l'air , & un homme sur lui , qui le détruisoit . Ce spectacle me fit horreur , je me trouvai mal ; Ariste se mit devant moi , me donna de l'eau de Luce : je revins , nous étions déjà loin de la Greve .

Retournée à la maison , je dis à mon amant ; Ton peuple est cruel , de goûter du plaisir à contempler une si triste exécution ! comment accorder cette méchante sensibilité , avec les transports de joie qu'il a fait éclater à la grace du premier voleur ? Pourquoi celui-là a-t-il eu son pardon , & que l'autre a été pendu pour dix sols ? Le premier avoit un frere laquais chez la maîtresse d'un Ministre , l'autre n'avoit point de frere laquais chez la maîtresse d'un Ministre ... Je t'entends , chez toi le malheureux seul est puni ; il sert à tes médecins pour faire des expériences , à tes loix pour leur donner de la force ; tu punis celui qui vole dix sols , & tu laissez passer tranquillement les

frispons qui sont en carrosse ; ah, ta cave est détestable !

Pour me dissiper, je me mis à la fenêtre pour examiner le tumulte de Paris. Je vis passer un carrosse, six grands coquins étoient collés derrière, ils tenoient des bâtons en l'air, je demandai ce que signifioient ces bâtons suspendus ? Un carrosse, me dit le Philosophe, avec six gueux de cette espece & des cannes en l'air, annonce sur le pavé de Paris, un homme qui se ruine pour représenter une des images du maître de notre cave. Des bâtons en l'air te font donc honneur ? Ton Paris a bien du vuide ! j'honore davantage ton Fermier, à la tête de ses moissonneurs ; ces hommes ne font point fainéans : tes Parisiens n'aiment, ne s'éblouissent que de ce qui n'est pas estimable. On vint nous apporter un billet d'enterrement, nous y allâmes le lendemain.

L'Eglise étoit rendue de noir ; on avoit répétré par-tout des cartons peints & écartelés comme les phases de lune dans les almanachs, & distingués par diffé-

mens emblèmes. Dans le premier , on voyoit quatre-vingt-dix-neuf moutons & un Champenois , dans un fond de gueule : dans le second , deux léchefrites en sautoir dans un champ d'or ; dans le troisième , cinq têtes à perruque dans un champ de sinople ; dans le dernier carton , trois seringues , avec un sauvage qui marchoit à quatre pattes dans un fond de sable. Je demandai ce que signifioient ces cartons. Ariste me dit ce sont les armoiries du défunt , les diverses alliances de la maison ; il m'expliqua les puérilités imaginées par l'ambition , pour amuser les innocens. C'est donc pour faire paroli à l'humilité de ton maître , que tu places ces trophées sur son tabernacle , sur ses chandeliers ? doit-il partager la douleur que tu ressens de la perte de cet homme ? tu m'as dit que ton maître s'étoit anéanti pour toi , comment les Prêtres de son temple permettent-ils d'y étaler les hiéroglyphes de l'orgueil ? Ceci n'est rien ; c'est leur avarice & l'ambition des particuliers , qui placent & retiennent dans le lieu

saint l'injurieux parallelle de leur Dieu & de Barrabas. Tes Prêtres ne croient donc pas au Dieu de ta cave ? comment peux-tu accorder leur coupable conduite avec la sévérité de tes loix. Tes vivans, peu contens que leurs morts aient sacrifié aux Dieux de l'orgueil & de l'ambition , veulent encore , pour insulter ton maître , que les cadavres puans de leurs peres aillent s'étaler aux pieds de ses autels avec la pompe du monde ! quelle force peut avoir vers le trône de ton Dieu le chant des Prêtres qui entourent ainsi le mausolée de la vanité ? leurs cris feront-ils tomber le sang de l'Agneau sans tache sur les souillures de l'amour-propre ? Les foudres de ton Dieu ne doivent-ils pas plutôt anéantir ces cadavres , que de souffrir dans le sanctuaire l'injurieuse balance de l'orgueil des hommes , & l'humilité de celui que les Juifs ont mis à mort ?

Le convoi funebre arriva ; quantité de gens avec des flambeaux , des Prêtres avec des peaux de veaux , de Frères

ge de moutons , l'escertoient en chantant. Je demandai pourquoi ces hommes , qui me paroissoient si gais , ne dansoient pas ? tu m'as dit , Aristote , que la danse étoit sœur de la musique ; pourquoi sépares-tu ces deux parentes ? la danse est-elle plus triste que le chant ? Cela n'est rien , répond le Philosophe ; c'est que celui qui a fait les rubriques de l'enterrement , n'aimoit pas la danse. Deux hommes soufflerent tout-à-coup dans deux grosses anguilles , & me firent peur ; une douzaine crioient comme si on les frappoit , un autre avec un bâton leur faisoit signe de se taire ; & plus il leur disoit de se taire , plus ils crioient.

Au milieu de la cérémonie , un Prêtre prononça un discours éloquent , débita de si belles choses sur l'homme tombé en puanteur , qu'il le fit aussi grand , aussi merveilleux tout au moins que le maître de sa cave. Il commença par des mots que personne n'entendoit : je ne voyois point par quelle nécessité , pour se faire entendre , il commençoit par des

154 LA PILLE

paroles inintelligibles à la plupart des auditeurs. Après avoir dit son latin, il réva un moment, cracha deux ou trois fois, & puis il s'écria : Les voiles de la mort étendus dans ce Temple, ces flambeaux funéraires, ce cortège lugubre, ces pleurs, ces sanglots, (il mentoit, personne ne pleuroit) ces chants mélodieux (& la musique étoit détestable) sont les derniers devoirs que nous allons rendre au très-haut, très-puissant Gilles-Claude-Nicaise Robin-choux-pomme, Seigneur de Robin-choux-rouge, grand juge des cinq potences aux environs de Guines-la-purain.

Après un déluge de lieux communs, l'Orateur entonna la fameuse généalogie du mort, & mentit comme le Mercure de France. Les Robin-choux-pomme, Messieurs, sont originaires de la Savoie. Un des descendants de cette illustre maison porta la marmotte à Memphis; c'étoit un honneur dans ces temps-là de porter la marmotte, comme de porter aujourd'hui à son col une jarretière, un éléphant, une croix de Saint An-

dit, une Marie-Therese & la peau d'un mouton.

Un Christophe Robin-choux-pomme épousa en Egypte une petite niece du grand berger Jacob, qui faisoit avec les sœurs des briques au faubourg de Memphis : occupation digne de la propriété & de l'intelligence du peuple choisi. Au passage de la Mer Rouge, Christophe changea son nom de Robin-choux-pomme en celui de Robin-choux-rouge. Un de ses descendants nommé Isaac-Noémi-Mathusalem Robin-choux-rouge, fut un Franc-maçon, qui osa le premier déclarer le secret & les mystères de son ordre ; il se sauva de Jérusalem, se réfugia dans le paradis terrestre de la Westphalie, qui renferme les meilleurs châteaux possibles, & les meilleures pommes de terre ; là, il reprit l'ancien nom de Robin-choux-pomme, s'allia à la maison du Baron *Kaniverstancas*, qui, depuis deux mille sept cens ans onze mois dix jours & treize minutes, jouissoit de quatre-vingt-dix-sept quartiers de noblesse. L'aumônier du château,

258 LA FILLE

pour trois livres dix sols , lui remit dans la personne honnête de Mademoiselle la Baronne *Kaniverfancas* , une chemise pleine de chair , de la pesanteur de trois cens trente-six livres de notre poids . Un fils de Christophe vint en France , s'allia à la maison d'un Gentilhomme ordinaire ; ce fut lui qui porta l'oriflamme (1) à la bataille de Roseberq , lorsqu'elle disparut .

Le pere de notre Gilles-Nicaise étoit une des vieilles perruques du Luxembourg , le plus fameux nouvelliste du Palais-Royal ; il laissa à son fils une fortune immense , & sa belle passion pour les gazettes . Gilles , élevé avec les grands politiques de la Cracovie , fut l'aigle des

(1) Bannière qui tomba du Ciel avec une bouteille : du temps passé , il nous venoit beaucoup de raretés & de colisichets du Ciel ; mais depuis que nous commençons à être incrédules & avoir un peu d'esprit , il ne nous vient plus rien de là-haut que ce que les Philosophes ont toujours vu venir , la pluie , la grêle , le tonnerre , les brouillards , la grippe & la coqueluche .

menteurs

menter
que , si
mal , i
tions :
approc
poussié
qui a fi
ment
Rosba
où éto
voilà c
moit le
perdue
Roi le
aimé ,

Nica
l'art d
science
Homme
une lo
faist le
de St. C
quence
point e
commé
noissan

Ton

menteurs du Palais-Cardinal. C'est-là que, sous le fameux arbre du bien & du mal, il fit plusieurs cours de démonstrations : c'est-là que la canne à la main, il approchoit Filinghausen, traçoit sur la poussière les conditions du traité honnête qui a fait la honte de la nation & l'ornement des Boulevards ; là il monstroit Rosbac : voilà, disoit-il, le Rhin ; voilà où étoit.... voilà où étoient les crânes, voilà où.... l'agitation de sa canne formoit le tableau mouvant d'une bataille perdue. Voyerz, s'écrioit-il, comme le Roi le plus aimable, le plus digne d'être aimé, est mal servi !

Nicaise usé, anéanti, pulvérisé dans l'art de la marine, avoit étudié cette science du haut de la tour des bons-Hommes à Passy ; c'étoit de-là qu'avec une lorgnette d'Opéra, il avoit compris, saisi les belles manœuvres de la Galliotte de St. Cloud, & qu'il décidoit en conséquence que les bateaux plats n'étoient point encore ass. z plats ; qu'il falloit, comme ceux qui s'appliquent à la connoissance utile de la quadrature du cer-

cle, chercher encore un degré de plati-
tude, pour achever de perfectionner
notre marine.

Gilles vouloit aussi quelquefois juger
de nos pieces nouvelles : mais passions
l'éponge sur ce morceau de ses con-
noissances, le goût n'étoit point du
tout la partie de mon héros ; il ne
pensoit pas ; & tout ce qui s'écartoit
de la savante gazette d'Utrecht, & de
la gazette historiée de France, n'étoit
point de son ressort. Il projectoit de
composer une gazette utile à l'univers.
C'étoit un détail circonstancié du gain
honnête des Hollandois, avec un sup-
plément des gentillesse de la bourse
d'Amsterdam, où huit mille honnêtes
gens s'assemblent chaque jour, depuis
midi jusqu'à deux heures, pour enrichir
l'Europe & les Indes, & empêcher les
banqueroutes.

Avant de vous peindre la passion de
mon héros pour les nouvelles, je de-
vois vous dire, Messieurs, ce que c'est
qu'un nouvelliste : c'est un personnage
qui connoît, à l'entendre, les plus pe-

tis buissons de la Prusse ducale , les sentiers les plus écartés de l'Hanovre , & tous les cailloux du Rhin ; il croit néglier les intérêts des Potentats comme son petit ménage , situé à un sixième de la rue du Foin. Enfin , un nouvelliste est un petit être à deux pieds , à qui la nature a refusé les talens du bel esprit , & qui , possédé de la fureur de parler , croit tout savoir , tout deviner & tout connoître. Qu'il est aisément , Messieurs , de renfermer dans une grosse tête cinq à six nouvelles ! qu'il est facile de prédire qu'avec de la poudre à canon & la méchanceté des hommes , on peut rougir les fleuves de sang , joncher les plaines de cadavres ! & quel génie faut-il enfin pour assurer que la mésintelligence de nos Généraux a fait tous les succès du Général Hanovrien ?

Après l'oraison funebre , on enterra dans l'Eglise les restes puans de Monsieur Robin. Les fidèles Chrétiens , pour conserver la mémoire du temple d'Epidauze , ont le saint usage de pavir le Sanc-
maire de leur Dieu , de crânes , d'osse-

mens & de cadavres. Nous parcourûmes l'Eglise ; elle étoit parquetée d'épitaphes, qui n'apprennoient rien à l'humanité, que les noms stériles des gens qui s'étoient remplis & vuidés pendant quelques années.

A deux pas de l'Eglise, nous rentrâmes une troupe d'enfans, ils suivoyent l'enterrement d'une de leurs camarades. Le frere de la petite défunte sautoit de joie, & croit : Ma sœur va en Paradis ; que je suis aise ! Il vint dans l'idée d'Ariste de suivre ces enfans, nous rentrâmes dans l'Eglise ; il s'approcha du petit garçon ; c'étoit le fils de son Libraire. Il lui dit : Vous êtes bien gai, poupon ? Oui, dit l'enfant, j'ai très-raison, on va mettre ma sœur en Paradis ; ma chere mere m'a dit qu'elle seroit bienheureuse, qu'elle verroit le bon Dieu ; j'aime le bon Dieu, M. le Comte : c'est bien fait, mon petit ami, répondit Ariste ; il est digne de votre tendresse. Comme les enfans de Paris ont de l'esprit ! J'étois enchantée des bonnes idées du poupon : je lui de-

mandai s'il vouloit suivre sa sœur au Paradis ? Oui , Madame , de tout mon cœur ! on va la mettre en Paradis tout-à-l'heure , vous verrez comme cela est beau.

Les Prêtres ayant fini leur cantique , on conduisit le cadavre vers une fosse où on le descendit , on jeta de la terre dessus. L'enfant , frappé de cette cérémonie , se mit à crier ! ô le vilain Paradis ! O dame , dit-il en fuyant , je ne veux point aller en Paradis ! comment , le Paradis ! est un vilain trou ! ses cris surprisent les assistans , Ariste courut à lui pour le calmer & l'empêcher de crier. Le poupon trop ému lui dit : ah ! Monsieur , laissez-moi fuir ; que le Paradis est affreux ! voyez comme ma chere mere ment ! oh , ma pauvre sœur , que je te plains ! Nous voulumes appaiser l'enfant , il fut impossible , le Paradis de sa sœur l'avoit trop épouvanté. Je regardai Ariste , je lui dis : Entends-tu la nature ? O mon pere , qu'elle est sage !

Ces enterremens m'avoient ennuyée ; pour me dissiper , Ariste me mena à

l'opéra : après un enterrement , c'étoit tomber à merveilles . Je pris cette salle pour une Eglise : j'y vis des femmes peintes comme des Indiennes ; j'entendis des sons harmonieux & un plain-chant divin : une toile se leva , je vis un bois , où Amadis étoit enchanté ; j'entendis le tonnerre , il me fit tire . Je dis à l'oreille de mon amant : Cette Eglise est belle , cette cérémonie me plaît mieux que ton enterrement . En parlant j'avois tourné la tête ; le bois étoit disparu : un château étoit venu tout-à-coup comme un champignon , je le vis envoler de même . L'instant d'après une mer agitée de flots de papier , comme ceux qui s'entre-choquent à la sortie de la presse , vint se perdre auprès du parterre : une jeune fille qui chantoit comme un oiseau en cage , descendit dans une boîte tirée par des dragons de papier marbré ; elle étoit entourée de rayons de fer-blanc , qui éblouissoient les riches bourgeois de la rue St. Denis . Un ciel aussi brillant que celui de la belle cavé , descendit en cadence ; il étoit meublé de femmes &

d'hommes
quand
le ma-
tis p-
des ho-
miers
dans a-
n'y ve-
commu-
dis , s-
chés :

Ou
l'enfe-
que e-
roisso-
jour ,
Deux
fer ,
bouti-
troupe
parur
des ,
joli et

Je
vis de-
tres p-

d'hommes superbement ornés de clinquant. Je demandai à Ariste, si c'étoit le maître de sa cave, qui faisoit ces petits prodiges. Non, me dit-il, ce sont des hommes, Ce sont sans doute les premiers Prêtres de ta cave, qui sont assis dans ce Paradis ? Les Prêtres de ma cave n'y vont pas, & ceux-ci sont des ex-communiés, qui n'iront jamais en Paradis, s'ils ne quittent celui où ils sont nichés actuellement.

On donna un coup de sifflet, je vis l'enfer, rien ne me parut mieux éclairé que cette grotte ; tous les damnés paraissaient enchantés d'être dans ce séjour, les diables y dansoient à ravir. Deux chœurs de filles bordoient l'enfer, & formoient de chaque côté deux boutiques de tettos admirables. Une troupe de savoyards habillés en Anges parurent dans l'air attachés à des cordes, ils firent disparaître à l'instant ce joli enfer.

Je fus distraite par un homme vis-à-vis de ma loge. Il sembloit voir les autres prendre du plaisir avec un peu de cha-

gris : je demandai quel étoit cet animal taciturne. Tais-toi, me dit Ariste, respecte davantage cet homme, c'est un Suisse civilisé dans les montagnes de Savoie par un tonsuré : il se fâche contre moi, à cause que tu sens du plaisir à l'opéra ; il assure que tout ce qui t'enchanté, ne doit pas plus affecter l'ame d'un homme de goût, que ton mouchoir de poche au bout de ma canne. Ah, je m'en souviens, j'ai lu cela dans la nouvelle Héloïse. Cet homme est extraordinairement sensé ; il a l'audace de me traiter d'idiote, si je baille en le lisant ; dis-lui que j'ai été élevée dans une cave, éduquée comme lui au fond d'un puits, & que l'opéra m'amuse.

Voyant que je me fâchois, Ariste me dit : Il faut ma chère Imirce, que je te raccorde avec lui. Après demain l'on donne un opéra de sa composition ; c'est un rien assez joliment organisé (1). Une fille de village a perdu son amoureux ;

(1) Le Devin du Village, par le grand Démosthène de notre petit siècle.

le maître d'école de sa paroisse , qui est sorcier parce qu'il fait lire ; lui prédit que Colin sera encore amoureux parce qu'il aime , & que quand on n'a point d'autres biens que celui de s'aimer & de plaire , les gens réduits à cette misère sont bien forcés de s'aimer.

J'entendois raisonner à mon côté un grand Seigneur ; il avoit un ruban bleu au col , il parlloit de l'opéra avec un petit homme , qui n'avoit pas de ruban bleu au col . Ce que je trouve , disoit-il , de plus beau à ce spectacle , c'est l'Ouverture ; à cause du bruit.... il y a un opéra , où il y a un cheval ; cette piece m'assiste , je voudrois toujours voir des chevaux , j'aime les chevaux , on n'en met pas assez sur ce théâtre ; on n'y voit que l'enfer , le vieux Caron : je voudrois voir les Danaïdes égorger leurs trente maris , & puis , avec leurs paniers percés , puiser de l'eau dans la Seine . Monseigneur , répondit celui qui n'avoit point de ruban bleu au col , vous êtes divin , vous savez parfaitement la fable . En fait d'Histoire sacrée & pro-

fane , je ne connois pas un Seigneur aussi entendu que moi ; cependant je ne lis jamais , je suis le troisième de ma maison qui sait signer son nom ; je connois les chevaux ; quand on connaît les chevaux , on connaît bien des choses.

J'étois accouchée d'un garçon , il ne vécut que quelques jours : depuis ce temps , Ariste ne m'approchoit plus : j'étois surprise de sa froideur , je balançai quelques jours de lui en parler ; enfin j'ouvris mon cœur : L'âge , ma chère Imirce , me dit-il , ne me permet plus de satisfaire tes désirs ; la Nature t'a donnée à Emilor , je vais lui rendre la liberté , & te remettre entre les bras de celui que ton cœur a choisi . Je répandis un torrent de larmes ; elles s'adoucissaient , en tombant dans le sein d'Ariste ; je m'écriai ? O mon ami ! ô mon père ! tu m'es plus cher que les plaisirs , je ne connois que ceux que je crois te donner ; n'as-tu de la raison que pour m'arracher de ton cœur ? ton âge ne m'effraie point , la chaleur de mes

me te réchauffera ; c'est sur mon sein que ta tête précieuse reposera ; mes yeux contempleront sans cesse cette face respectable où ton Dieu a peint sa honte ; tes vertus applaniront tes rides ; et plus ton corps sera maltraité par le temps, plus je verrai ton ame. Les charmes qui ravissoient les cœurs dans ton printemps, qui les enchainoient encore dans ton automne, ne la voileront plus ; tu n'auras que tes appas éternels, ton humanité & tes vertus.

Le Philosophe calma mes douleurs, lorsque porta dans mon ame cette douce consolation que la sagesse seule peut donner. Nous partîmes de bonne heure pour la campagne : j'en avais hâté l'instant ! en parlant d'Emilor, j'avais fait naître dans le cœur d'Ariste le désir de connoître un sage si digne de son unité.

Le lendemain de notre arrivée au château, mon ami me conduisit à la lanterne d'où il observoit sa cave. Je revis Emilor avec plaisir, il me parut sérieux. Le soir on mêla un arcane à sa

boisson, la nuit on l'enleva ; on le mit dans la chambre où j'avois été. Le matin nous entrâmes, Emilor ne parut point étonné de nous voir, il fixoit les yeux sur moi ; je le vis changer de couleur, mon cœur fut ému ; il cherchoit à me reconnoître, mes habits le trompoient, pressée de lui marquer ma tendresse, je criai dans la langue de la cave : O la joie & la force de mon ame ! voici le plaisir ! Au son de ma voix, un jour enchanteur éclaira ses sens, il se jeta dans mes bras, ses larmes couloient ; un feu ardent étinceloit dans ses yeux humides, nous nous serrâmes tendrement, & nos ames furent confondues.

Emilor inquiet cherchoit d'une main impatiente autour de mes vêtemens ce qui l'avoit enchanté autrefois ; il baisoit mille fois ma gorge, je ne pouvois me débarrasser de ses bras. La joie qu'il avoit de me revoir étoit si excessive, que son visage en étoit altéré ; on voyoit qu'il se passoit quelque chose d'extraordinaire dans son ame ; l'agitation se peignoit par le désordre où il étoit : dès qu'il fut

un

un peu
venir, i
il, veu
fir ! ce
bles à t
gâté n
Hélas !
fait co
voit ri
gâté s
trône e
malheu

Au
Franç
étonné
jours c
tiste,

(1) I
près la
che fière
trou à s
seur, v
devient
miserab
sur l'am
et l'histo
Tou

un peu calme, on l'habilla, j'aidai à le vêtir, il parut triste. Pourquoi, me dit-il, veux-tu cacher ce qui te faisoit plaisir ! ces objets sont-ils devenus haïssables à tes yeux ? la nouvelle cave a-t-elle gâté ton cœur ? ne m'aimes-tu plus ? Hélas ! je l'aimois encore, mais je l'avois fait cocu (1); le pauvre Emilor n'en savoit rien, le préjugé n'avoit pas encore gâté son esprit, & le cocuage, dont le triomphe est à Paris, n'étoit point encore un malheur pour lui.

Au bout d'un mois, Emilor parloit François. Il ne parut que légèrement étonné des merveilles de la nature : toujours occupé dans la bibliothèque d'Artiste, il méditoit sans cesse, il parloit

(1) Le cocuage & un bas percé, sont à peu près la même chose. Un homme élégant marche fièrement dans une place publique avec un trou à son bas ; si un fort vient lui dire : Monsieur, votre bas est percé, cet homme rougit, devient honteux ; diroit-on qu'un trou à de misérables chausses feroit un effet si surprenant sur l'âme d'un être raisonnabla ? Le cocuage est l'histoire du bas percé.

savamment de Dieu , il ne le barbouille pas comme la foule des hommes , il le peignoit tel qu'il étoit , incompréhensible & adorable. Le Philosophe lui demanda ce qu'il pensoit de ce monde . Peu de chose ; si j'avois la fureur des systèmes & la manie des chimères , je pourrois créer un monde avec rien . Ton monde n'est qu'un grand animal ; & les hommes , les poils du derrière de cet énorme animal . La physique , le microscope à la main , rend mon système possible ; regarde la belle gorge d'une jolie femme , ces charmes ne sont que des insectes infiniment petits qui composent la rotundité , la blancheur & l'éclat de ce beau sein : le tact de cette gorge est le picottement de ces petits animaux qui combattent quand nous la touchons avec les petits animaux qui composent notre main . Les insectes de la femme , plus vifs , plus pétulans , mettent tellement les nôtres en convulsion , les agitent si délicieusement , que ces animaux , répandus dans toutes les parties de notre corps , se précipitent avec violence vers

les reins , s'unissent en troupe pour lever le pont-levis , passer & se joindre aux infidèles de la femme ; & dans le moment de ce passage , ils te procurent une extase voluptueuse.

Les arbres , les fossiles , la terre & l'eau sont composés de ces petits animaux , qui sont autant de particules du grand *animal-monde* ; ils vivent sur lui sous leur forme d'arbres , de fossiles , comme nous vivons à son derrière sous notre petite forme de poils. Les insectes qui forment un arbre , se divisent quand l'arbre est mis en pieces ; si l'on brûle l'arbre , une partie de ces insectes se divisent en *animaux-cendres* , qui se réunissent vers la partie de l'*animal-monde* , qui forme un arbre : il en est de même d'un homme que tu mets en terre ; les petits insectes , qui composoient son corps , se séparent & vont se rejoindre pour former encore un poil au derrière du grand *animal-monde*. Tu vois qu'avec rien on bâtiroit un système. Un homme qui rêve dans un cabinet , pour endormir ses compatriotes , feroit avec

cette seule idée dix volumes pour ne rien t'apprendre.

Laissons les systèmes , dit Ariste ; que penses-tu du monde où nous végétons ? Très-peu de chose. Ta petite fourmilière ne t'étonneroit pas davantage si tu pouvois aller au haut de ta cave , que la tienne ne m'a étonné quand je t'ai vu. Ton monde dans sa naissance étoit meilleur qu'il n'est aujourd'hui. Les hommes furent heureux tout le temps qu'ils resterent dans la simplicité de la nature. Cette mere sage ne leur avoit point donné la bienséance , la modestie , ni de fausses idées des choses naturelles ; des fanatiques ont quitté la nature , pour chercher des vertus qu'elle n'avoit point faites. Ton Paris commence à être habitable depuis que tes Philosophes reviennent sur leurs pas ; tu as encore d'anciens cerveaux , des peres & des meres de l'arriere-ban , qui croiroient leurs maisons déshonorées , si leur fille faisoit un enfant sans un privilège d'une personne de leur paroisse , comme si la nature déshonoroit les filles en les reg-

tant meres. Comment ces préjugés sont ils entrés dans l'esprit des hommes ?

Mon ami , dit Ariste ; dans un Etat policé , il faut fixer l'inconstance des hommes ; si les loix n'enchaînoient pas les passions , on s'égorgeroit ; l'ordre , l'image de la Divinité , ne seroit plus imprimé sur la terre. Tu plaisantes ! tes législateurs ont cru l'homme méchant , il est naturellement bon ; c'est un enfant qu'ils ont garotté , & qui s'efforce de briser ses chaînes en les secouant. La fureur de prévoir les malheurs de si loin , a multiplié tes loix , & ton Guet à pied & à cheval. Ta terreur panique & tes alarmes ont rendu tes freres malheureux ; sans tes loix dures & barbares , & la plupart stupides , l'homme n'auroit pas connu le crime , & ne l'auroit point cru nécessaire à ses passions ; tes législateurs ont fait sortir l'homme de la nature , & leurs loix n'ont fait qu'obscurer sa raison en la révoltant ; ôte les loix , éclaire l'intelligence de l'homme , & tu chasseras les crimes de la terre , où la liberté doit être la pre-

miere loi. Tu crois faire des merveilles en faisant écarteler tes frères par des bourreaux ; que fais-tu ? tu punis quelques coquins imbécilles , & tu donnes à des malheureux plus éclairés les moyens de faire le mal avec adresse. Un homme d'esprit peut commettre mille horreurs , & ne pas craindre le glaive de ta justice ; jette tes loix au feu , imite la nature ; elle n'en a point fait à l'homme , elle se contente de toucher son ame , & d'éclairer son esprit. Porte le jour de la raison dans l'ame de l'ignorance , éclaire son intelligence , & tu n'as plus besoin de loix.

Le seul désordre que tu aurois à craindre chez les hommes , est celui qu'on remarque chez les animaux qui se battent quelquefois pour une femelle ; supposons que nous nous battions pour les femmes , la cause est fort belle ; nous ne nous égorgerons plus pour cent misères , pour des chiffons , pour des moufris , l'émétique & l'animal du côté des Docteurs.

Les hommes , revenus à la simplicité

de la nature , se battoient moins pour les femmes , parce qu'ils perdroient bientôt ces fantaisies que les peuples polisés se sont formées de la beauté. Dis-moi , qui fut le premier sot qui trouva une femme plus belle que l'autre ? Les yeux , dit Ariste , certain arrangement de parties , les couleurs du teint , l'éclat de la carnation , les détails & l'ensemble qui forment la beauté. Tu ne raisonnepas ! la nature ne t'a pas donné ces misérables connaissances , puisque ces charmes ne sont point du goût général , Chez toi , une fille un peu maigre , un petit nez retroussé , font ce que tu appelles un miracle ; tantôt le miracle change , ce sont les yeux Chinois & les dents de Savoyard que tu cours ; tes idées sont assujetties au caprice de tes modes. Dans les Provinces-unies , une masse de chair prodigieusement molle , deux énormes téttons , deux gros bras exactement plats , font tourner une tête Hollandoise ; en Allemagne , une gorge qui commence cinq doigts plus bas , qui finit cinq doigts

plus bas que les gorges ordinaires , & soixante-deux quartiers de Noblesse existaient un Baron Westphalien. Ce goût pour la beauté varie selon les climats. On voit chez toi des hommes idolâtres de femmes fort laides , ton M..... F..... trouvoit sa moitié plus belle que Madame L.....

Toutes les femmes sont belles ; si tes yeux louches ne les trouvent point telles , ne t'en prends pas à la nature , mais à ta décence , à ta pudeur , dont les voiles importuns te cachent leur beauté. Comment une femme peut-elle paroître belle ? tu ne montres que son visage , tu ne fais attention qu'à son œil ; un œil fait-il la beauté ? combien de femmes dont le minois est joli & le reste très-laid ! La nature a donné à celles que tu appelles laides , des graces qui compensent un nez & des yeux qui ne sont pas moulés à ta fantaisie , une main blanche , un bras rond , une belle gorge , un pied mignon , un.... que sais-je ? tout cela , ne balance-t-il pas un bel œil ? Fais déshabiller tes Dames de Paris ,

les belles te paroîtront moins jolies , &
les laides charmantes.

Ce législateur , qui faisoit déshabiller
les filles & les garçons avant de les
marier , connoissoit la nature & la beau-
té : tu crois toujours les usages de ton
pays admirables ; tes loix valent-elles
celles de la nature ? L'autre jour je di-
sois à ton fermier : Ta ménagere est ter-
riblement noire. Je ne sommes pas si
près regardans , répondit le Rustre ; no-
tre femme a un côté aussi beau que celui
d'une Reine , voilà pourquoi je l'avons
prise ; Dame ! voyez-vous , je ne pouvons
pas nous dérouiller la conception avec
le teint.

L'amour , ce feu sacré que la nature
allume dans le cœur de l'homme , est
aussi asservi à tes caprices , tes faux
Sages , toujours écartés de la nature ,
ont troublé la liberté de ta passion ,
chargé ton cœur d'un cérémonial étran-
ger : deviens-tu amoureux , il faut que
la tête te tourne pendant quelque temps ,
que tu ailles dire en tremblant aux
pieds de ton idole , que tu l'adores ;

la belle stylée à tes usages doit rougir ; faire cent grimaces, rebuter une flamme dont son cœur est également brûlé, tout cela pour prononcer trois lettres *o*, *u*, *i* ; le mot lâché, il faut que tu aies sur l'instant des convulsions, que tu dises dans les transports de ta folie : « O aveu charmant ! ô jour natal de mon bonheur ! ô divin oui ! vous m'ouvrez le temple de la félicité ; échos, oiseaux, bergers de ces boîcages, allez apprendre à l'univers que je suis heureux, que la tête me tourne ».

L'homme n'a que deux momens à être sur la terre, il en perd un & demi pour jouir de la moitié de l'autre. Prends les filles à l'âge de quinze ans ; à cet âge, on dit d'abord oui : ce sont tes filles manierées qui veulent des soins. Imité les sauvages ; les garçons & les filles prennent une pierre à fusil, frappent d'accord ; la première & incelle qui sort de la pierre, est la flamme qui couronne leur amour. Renchéris sur eux ; dès l'âge de douze ans, fais ap-

prendre à tes filles à battre le briquet.
Nous passions des jours tranquilles dans le château d'Ariste ; le Philosophe émit pour nous un Dieu bienfaisant ; il nous aimoit comme ses enfans , nous ne connoissions pas d'autre pere , nous étions heureux : notre bonheur cependant étoit souvent troublé par le souvenir de nos enfans ; nous nous hâtâmes d'en parler à ce sage : il nous dit qu'il les avoit placés dans différens pays , en avoit tenu une note exacte , & que ceux qui vivoient nous seroient rendus.

Nous quittâmes de bonne heure la campagne , nous partîmes pour Paris. La maison d'Ariste étoit toujours pleine , comme celles de la capitale , de bonne & de mauvaise compagnie. Il nous vint un jour une dévote & un Marquis du Tiers-ordre de S. François. La dévote étoit belle comme Vénus ; elle étoit vêtue d'une légère étamine ; sa gorge arrangée par l'amour , transpiroit au travers d'un grand mouchoir fin ; sa nature simple , ses atours unis comme

l'innocence, donnoient une expression si vive & si tendre à ses charmes, que le cœur du sage se sentoit amolli. C'est dans ces bras dévots, dit-on, que l'on savoure le plaisir avec plus de sensualité; les voiles du mystère les enveloppent; & le cœur ouvert à Dieu dès le matin, les prépare pour le soir aux délices de la volupté.

Le Marquis avoit une belle chemise garnie; il avoit fait broder sur les manchettes le jugement dernier, & sur le jabot, l'enlèvement de Ganimede. La dévote savoit un peu la fable, elle lisoit la mythologie, le P. Berruyer & la méchante collection de Mademoiselle Uncy; elle dit au Marquis: Vos manchettes, Monsieur, sont édifiantes, mais votre jabot me scandalise. Ariste voyant l'embarras du Marquis, répondit à la dévote: Madame, ce que vous voyez brodé sur le jabot de Monsieur, est une anecdote de la vie d'Inigo; Madame sa mère rêva dans sa grossesse, que l'âne de Balaam enlevoit son enfant dans les airs, & lui suçoit le sens com-

mun;

(1) Les
ainés.

Tom

DE LA NATURE. 181

jeune ; voilà pourquoi ce Révérend Pere en a toujours manqué. La dévote, qui étoit Janséniste, parut édifiée du jabot de M. Caraccioli.

On changea de conversation, on parla des bêtes ; Emilor avança que les animaux étoient nos frères. Comment, dit la dévote, je suis donc, M. le Philosophe, la sœur de mon chien ? Assurément, Madame. Quelle horreur, dit le Marquis ! la Religion n'a jamais tenu un pareil langage : lisez mes œuvres sacrées, vous ne trouverez pas un mot qui puisse appuyer votre système.... oh ! ceci est original, je serois donc le frere d'un âne ! Oui, M. le Marquis, vous êtes le frere d'un âne, cela est prouvé dans mille endroits de vos capucinades. Dicu n'est-il point le pere commun des hommes & des animaux ? les enfans d'un même pere, ne sont-ils point freres (1) ? Allons, Monsieur, point d'orgueil, reconnoissez votre sang,

(1) Les animaux, selon Moïse, sont nos ainés.

il est de la même couleur : pour moi, plein d'entrailles pour mes frères, j'embrasserois un cheval avec plus de cordialité que F....., parce que mon frère le cheval n'a pas l'ame si noire ; j'aime, voyez-vous, mes parens à proportion de ce qu'ils sont plus honnêtes gens. Voilà du dernier détestable ! dit la dévote, je ne pourrai plus manger de poulets ; les frères se mangent donc ? Oui, Madame, dans la grande famille des êtres, les frères se mangent les uns les autres, comme dans la petite famille des hommes. Oh, cher Aristé ! vous vous perdez dans la compagnie de cet homme ; a-t-on jamais scatenu riva de plus impertinent ? Selon le système de Monsieur, les dindons de Jérusalem étoient les frères des Machabées, & les ancêtres de M. le Marquis.

La conversation fut interrompue par l'arrivée d'un petit Abbé Poupin ; c'étoit la plus aimable fanfreluche de Paris. M. l'Abbé minaudoit, se donnoit des airs d'anéantissement, il eut même des vapeurs & l'ridicule de nos femmes de

condition ; il tint une conversation dé-
couverte , un discours à la Filagramme :
Ah , M. Ariste , que le convulsionnaire
est mauvais ! nos étourneaux s'extasient
sans savoir pourquoi , au jeu de comé-
dien automate . . . ; j'ai abandonné le Lu-
xembourg , on n'y voit que des Moines
& les Marchandes de la rue de Bussy . . . On
dit que nous conservons cette campagne
notre attitude sur le Rhin , voilà bien des
campagnes d'attitude . . . M. de S * * * *
va être contrôleur des fourrages à l'ar-
mée ; on dit que pour épargner les ra-
tions & distraire l'appétit des chevaux ,
il leur fera lire le journal étranger . . . Le
Pape continue d'être enchanté de son cher
cousin Barbarigo , qu'il vient de cano-
niser . . . A propos , savez-vous que
nous avons trois armées en Allemagne ,
une dans le tombeau , une sur le bord
de la fosse , & l'autre qui fuit . . . Le
Duc D . . . a une petite maison à cro-
quer , & une créature délicieuse , le mi-
nois le mieux chiffonné . . . La Baronne . . .
monte en graine , elle veut encore fixer
ses amans ; elle a tort , les femmes ne

sont pas comme les violons de Crémone ; plus on joue dessus , plus ils sont bons : nous sommes délassés des bateaux plats ; pour prouver que les tremblemens de terre ont influé sur les crânes de la Nation , nous allons faire construire des bateaux plats sans voiles & sans mats ; M. B.... en a pris le dessin sur l'estampe des moulins à barbe qu'on trouve dans la boutique de nos barbiers ; on les armera de têtes à perruques & d'excellens bras de bois que le chevalier L... fera remuer ; ils partiront de Brest , & viendront à l'ordinaire échouer à l'embouchure de la Vilaine , ou contre les landes de la Roche-Bernard.... Connoissez-vous la chanson ! elle ne parut que ce matin.... On dit que le Caporal de Wésel persifle joliment les Perruquiers François.... A propos , M. Ferdinand.... Ah ciel ! s'écria-t-il en regardant sa montre , il est cinq heures , je dois être chez la Duchesse.... elle s'impatientera , je la trouverai pétrifiée.... il partit comme un éclair.

Aniste nous fit voir les spectacles de

Paris ; il questionna mon mari sur ce qu'il pensoit de la scene françoise. Ton théâtre lui dit - il , est la gloire de la Nation & le triomphe des spectacles de l'Europe ; c'est le seul qui éclipsera dans l'histoire les Histrions d'Athènes & de Rome ; ta langue accentuée par la vérité , & formée pour être l'organe de la Philosophie , est devenue celle des peuples polis & des étrangers curieux de la culture de leur esprit ; mille chef-d'œuvres dramatiques l'ont enrichie ; le François , toujours sage ia plume à la main , s'est assuré pour toujours l'empire de la scène. Tous les peuples ont mêlé les difformités à leurs productions ; on voit dans leurs pieces les morceaux les plus grands , balancés par des absurdités révoltantes , ou des ridicules monstrueux . Ta scène corrigée de bonne heure des imperfections que toutes les choses ont nécessairement dans leur naissance , voit aujourd'hui le vrai marcher avec ordre ; l'action du drame se passe sous les yeux , le bon sens la fixe au court espace de vingt - quatre heures , pour resserrer

l'intérêt que nous prenons aux malheurs & aux vertus d'un héros qui nous touche.

Le génie & l'imitation de la belle nature ont formé les règles de ton théâtre ; la décence , la fleur de l'esprit le soutiennent & le décorent ; ailleurs les vraies beautés sont remplacées par des concetti affectés , des pointes surannées , un burlesque trivial , enfans informes d'une joie grossière : chez toi , c'est l'enjouement délicat , la fine plaisanterie ; & si quelquefois le persifflage y lance ses traits , ils ne sont point aiguisés par la haine ; émoussés par la folie , c'est Mommus qui les lâche dans le séjour des Dieux . Qui auroit cru que les enfans de la mère folle , les fils du Prince des sots , les neveux des batteleurs , des jongleurs , eussent un jour été les maîtres de la scène ? Que d'obligations n'as-tu pas à Moliere ! il est cent fois plus grand que ton Corneille .

Les Anglois encore étrangers dans l'art de Melpomene & de Thalie , trouvent ton théâtre ridicule , à cause que

J'Amo
embell
spectac
qui n'
laquelle
puisse
d'hum
te fai
dans u
cœurs

L'an
Tes B
Châtil
voient
roman
leur a
leurs I
ses ay
il l'ôte
gueur
tableau
giroier
il ne p
reconn
Zaire.

La

l'Amour y donne des loix. Le Dieu qui embellit l'Univers, peut-il déparer le spectacle? Est-il étonnant qu'une nation, qui n'aime que par consomption, chez laquelle l'amour est une maladie, ne le puisse supporter dans Zaïre? des raisons d'humeur ou d'infirmités peuvent-elles te faire renoncer à mettre en action dans tes jeux, l'idole à laquelle les cœurs sacrifient?

L'amour est une vertu en France. Tes Bayard, tes Montmorenci, tes Châtillon, tes premiers Seigneurs, servoient l'honneur & ce Dieu. Tes vieux romans sont les monumens durables de leur amour sage & de leur respect pour leurs Dames. Un peuple, qui a reçu de ses ayeux un penchant aussi noble, peut-il l'ôter de ses spectacles? quelle langueur n'y trouveroit-on pas sans ces tableaux? les passions honnêtes ne tourgiroient point; quand l'amour est sage, il ne peut déplaire: il est digne de ta reconnoissance; tu lui dois ton génie & Zaïre.

La couronne de Terpsichore, poës.

188 LA FILLE

sédée long-temps par les Italiens, est sur ta tête. Quelle grandeur exprimée dans les caractères d'un opéra tragique ! quelle légèreté dans tes pantomimes ! quelle finesse dans tes opéra comiques ! la faille des chansons, l'air fin des vaudouilles n'ont pu être imités des autres nations.

L'harmonie ne tardera pas à placer son trône à Paris. La musique Italienne, toujours si semblable à elle-même, & dont les modulations précipitées fatiguent l'oreille du sage, lassera le goût de ses partisans. Encore un Rameau, & le sceptre de la musique est entre tes mains. Les vaines & vicieuses déclarations de Monsieur Jean-Jacques, qui ne trouve rien à son gré que ses propres paradoxes, ne doivent point imposer des loix à ton goût ; laisse-le en possession d'abuser de l'aménité de la nation, laisse-le crier pour ne rien t'apprendre.

La tragédie n'est pas de mon goût ; il ne faut ni génie, ni esprit, pour mettre un roman en action ; mais il en fay-

pour faire une comédie. La monotonie de tes tragédies m'ennuie à mourir ; le prolégomène qu'il faut essuyer, tes catastrophes jetées toutes dans le même moule me déplaisent ; l'éternelle contexture de cinq actes pour faire pleurer, est insoutenable. Pourquoi cette sottise ? est-ce à cause qu'un garçon apothicaire, nommé Aristote, t'a dit qu'il falloit cinq actes pour tirer des larmes du spectateur ? Les contre-sens du sieur le Kain, ses convulsions, son insensibilité théâtrale, son air fatigué, l'écume qu'il jette, son organe disgracieux, ses gestes croisés, tout cela me rend l'acteur & la tragédie détestables.

La plupart de tes Histrions de Paris ne valent rien, ton Gascon a un organe embarrassé, il grimace ; son geste est trop uniforme, son accent déplaît, il chante trop les finales, il se ride trop souvent le front, & allonge trop le col, Paulin a une voix sonore, il est sans action, sa roideur est fatigante. Blainville remplit avec une sorte d'honneur le rôle de la statue au festin de Pierre.

Dubois fait assez bien en riant des récits tristes & sérieux ; il a toujours un pied en l'air , il est très-content de lui-même. Il est bien généreux de s'applaudir lui seul.

Nous vîmes jouer le Misanthrope ; cette pièce nous plut insiniment ; elle étoit dans le caractère de notre cave. La finesse de cette comédie est admirable , & personne n'y fait attention. Le spectateur rit d'Alceste , sans savoir pourquoi , comme l'on rit à Paris. Moliere dans le Misanthrope a peint l'homme tel qu'il doit être , & les gens rient parce qu'ils ne sont point ce qu'ils doivent être. Ce sont des hommes ivres qui se moquent d'un homme sobre.

Quelques jours après , nous suivîmes Emilos à la bibliothèque d'Ariste. En lisant les titres des livres , il portoit en deux mots son jugement sur l'auteur & sur l'ouvrage. Nous commençâmes par M. de Voltaire. Ta nation , dit-il au Comte , n'a produit rien de mieux que cet homme , les charmes de la diction , la beauté des images , la finesse des an-

tibes, le sel de la fine plaisanterie, tout est divin. Ton Homere, qui a extasié l'antiquité, m'a ennuyé à mourir ; je n'ai lu ni prose, ni vers de ton Voltaire, qui ne m'aient enchanté. Les sots Egyptiens ont dressé des hautes pyramides pour s'immortaliser ; leurs copistes ont fait le Colosse de Rhodes & tes merveilles du monde. Pour éllever ces niailleries, il falloit du cuivre, des pierres & des gens pour leur faire perdre leur temps ; ces anciens innocens ont cru étonner la postérité, ils ont réussi à charmer les sots. Voltaire étonnera davantage tes neveux, que ces amas de pierres & de briques.

Tes Parisiens, que j'aime parce qu'ils sont bons & honnêtes, devroient faire jeter à leur dépens la statue de ce grand homme leur compatriote, la placer à côté du plus grand de tes Rois ; tu m'entends ? c'est sur *le* pont-neuf, vis-à-vis de son Héros, que j'aimerois à le contempler. Tu devrois rendre cet hommage à son génie avant qu'il meure, cette faveur de la patrie adouciroit l'a-

192 LA FILLE

mertume de la mort. Ce monument se
roit mieux l'éloge du bon goût de Paris,
que l'amas de pierres de ta neuve mos-
quée , & le mausolé magnifique élevé
à ton Curé Languet , pour avoir hon-
nêtement volé ton prochain en imagi-
nant des loteries défendues par les ca-
nons de l'Eglise.

L'Histoire Naturelle : excellent livre :
les observations sur les animaux m'ont
réjoui , la politesse des lapins m'a fort
amusé. M. de Buffon assure que les jeu-
nes lapins ont un respect attentif pour
leurs grands-peres ; quand ils voient
passer leur trisaïeul , ils se rangent de
chaque côté pour lui faire les honneurs
de la garenne ; ou s'ils se promènent avec
lui , ils donnent toujours le haut du pavé
au bon homme. Dis-moi ; où tes lapins
ont-ils appris ton savoir-vivre ? ont-ils
lu tes Marguerites françoises.

Histoire ancienne ; jette ces fables
au feu , & généralement toutes tes his-
toires. As-tu peur d'oublier que tes
hommes ont été méchans ? Il n'en man-
quera jamais sur la terre pour te l'ap-
prendre.

prendre. Choisis dans l'histoire, fais un recueil des bons Rois, l'ouvrage sera portatif, ta nation pourra t'en fournir jusqu'à trois. Louis XII, Henri IV & Louis XV. Ton Louis XIV n'a été que redoutable; sans les arts qui ont illustré son règne, on ne parleroit peut-être point de lui.

Histoire du peuple, de Dieu, par le frere Isaac Berruyer. On ne peut rien ajouter à ce scandale.

Dictionnaire de l'Encyclopédie; ouvrage admirable, indigne des siecles des..... des..... & des..... Les satyres de Boileau, ce n'est point mon poète. Corneille m'ennuie quelquefois; le Cid ne vaut rien, Rodogune me ravit. Racine a des morceaux admirables, je n'ose dire tout haut qu'Athalie ne me plaît point; Joad est un scélérat Crétillon: tout est bon, hors Catilina. B..., ses poésies sont charmantes; ce sont des fleurs dignes d'orner la gorge d'Egérie. Marmontel, ses contes sont très-jolis; c'est le style des femmes galantes. Rousseau; c'est l'Horace François. Ton Bayle

Tom. I.

R

194 LA FILLE

est le plus grand de tes écrivains. Montesquieu ; les Anglois sont aussi étonnés que moi que tu aies produit cet homme.

L'Esprit : j'aime ce livre, je loue l'auteur de ses soins ; de toi à moi, l'esprit est encore rare. Tes peres ont étudié six cens ans celui d'Aristote ; ils étoient bêtes, tes peres ! Ton Paris, où l'on croit qu'il y a tant d'esprit, n'en remplirait pas la moitié du faubourg Saint Germain ; il n'y en pas encore dans le Marais ; tes autres faubourgs fourmillent d'innocens. La Hollande, malgré son or, la Prusse, malgré les cruelles conquêtes de son Roi, seront toujours sans esprit. — En Allemagne, on fait cent lieues sans trouver une personne de génie ; dans ta Bretagne, l'esprit est tombé en quenouille ; ta Champagne en aura quand toutes les parties du monde en seront pourvues. C'est le nombre des fots qui a effrayé sans doute M. Helvétius.

Traité des Etudes, par M. Rollin. La nature est préférable aux phrases de ce

Rhétor. Le sublime , allongé par Longin , est du galimathias : ton Mathanabus est plaisant pour les pédans & les érudits. Le Franc , de Montauban : j'aime sa Didon , son voyage & ses jolis vers ; son discours , qui a ennuyé toute la France , ne m'a pas ennuyé , je ne l'ai pas lu. Ta Sévigné est ma bonne amie ; j'aime son cœur & son style , c'est la nature ; son cousin a du bon : je suis du goût de M. de Voltaire , nous aimons mieux la cousine. Montaigne , c'est un prodige pour son siècle ; il mérite l'estime de tes neveux. Rabelais me fait pitié. Tes Mémoires de l'Académie sont des livres trop gros ; les *in-folio* m'épouvantent ! Tes dictionnaires , en général , ne valent rien. Milton ; il faut le laisser admirer aux Anglois. Madame Deshoulières , je l'aime avec ses moutons ; j'admire l'esprit fort de cette femme ; on voit un air de philosophie dans ses vers , qu'on ne trouve point dans les auteurs de son temps. Moliere , ô le grand homme ! je l'adore. Régnard ; je l'aime quand il s'approche de Moliere. Piron , je le mets en-

tre ces deux grands hommes quand je lis sa Métromanie. La Fontaine, il est bon, il est beau, il est si naturel ; quand je l'entends conter, je crie toujours, contez encore, cher La Fontaine. Jean-Jacques Rousseau, ce n'est pas mon homme ; je le lis, le relis, je le prends par la tête, par la queue, je veux m'instruire, je n'apprends rien ; il me donne de l'humeur, & je finis par m'étonner. Fontenelle, je n'ai point assez d'esprit pour l'entendre, il a tort, il m'ennuie, Newton, j'admire son travail. Pope, il faut être Anglois pour l'apprécier ; l'Abbé du Resnel lui a fait honneur. Dom Quichotte, livre excellent pour amuser un tire-au-vol. L'Année Littéraire tous les sifflets ont été pour ce barbouilleur. Pope a fait le portrait de ce polisson en quatre vers.

Sourd aux cris du bon sens, il va toujours
son train ;

Insensible au sifflet, on le déchire en vain ;
C'est un sabot qui dort sous le fouet qui
l'agitte,

Par le mauvais succès son courage s'irrite.

Histoire de Marie à la Coque : ouvrage d'un imbécille qui savoit le François. Le Colporteur , chiffon d'un écrivassier sans génie : Chévrier a tiré l'idée & la marche de son mauvais livre de la brochure intitulée la Mailleboise , ou la nouvelle Nuit de Straparole , aventure d'un colporteur. Chévrier a grossi son libelle de quelques méchantes anecdotes que tout Paris savoit. Le Colporteur de Straparole est écrit parfaitement , le Colporteur de Chévrier pitoyablement ; c'est l'âne de la fable qui caresse son maître.

Histoire des Vampires , ouvrage de décrépitude. Traité du vrai mérite , titre admirable , ouvrage manqué. Mercure de France , recueil de rapsodies , digne d'amuser les femmes de chambre. Le journal de Verdun , précieux livre pour orner l'intelligence des Curés de village ; c'est le journal de tous les Pasteurs ; il sert à leur former l'esprit , comme l'almanach des bergers aux ignorans & aux gens qui ne savent point lire.

198 LA FILLE

Les Annales belgiques, par M. Dumée, à Douzy, chez Derbaix, Imprimeur du Roi, ouvrage sec, fort sec & très-sec, avec un beau catalogue des Conseillers & des Procureurs du Parlement de Flandres. Le catalogue paroît fait de main de maître, c'est un chef-d'œuvre; on ne sauroit trop recommander la lecture du catalogue.

L'Histoire de France, par le P. Daniel; tout bon François doit blétrir cette histoire, charger de honte & d'opprobre son indigne Auteur. Le méprisable frere Daniel, pour blanchir le crime, & servir le fanatisme, a pallié la vérité, donné des vertus à des Rois qui n'en avoient point, loué son scélérat de P. Cotton, & supprimé misérablement des circonstances essentielles.

Mainmbourg, abominable menteur, digne de faire encore l'admiration des sois & des fanatiques. Le P. Bouhours; je ne fais ce qu'il veut dire dans son art de bien penser sur les ouvrages d'esprit; en le lisant, je dis comme Angélique.

Expliquez-vous ou laissez-moi rêver.

Mahomet, Tragédie (1). Voltaire a dédié cette pièce au Pape ; le trait est

(1) La Tragédie de Mahomet fut arrêtée à la quatrième représentation par la cabale des dévois. Après la lettre du Pape, où M. de Voltaire est canonisé tout vif, on remit la pièce au théâtre. Voici l'annonce qu'on afficha dans toutes les rues.

Messieurs & Dames,

Vous êtes avertis que le grand Mahomet, qui avait été banni de France, après avoir été exposé pendant trois jours à la risée du public, (*) s'étant rendu à Rome pour y gagner le Jubilé, a été absous par notre très-saint Père le Pape ; en sorte qu'il est revenu dans cette Capitale, où il opérera des merveilles, que l'esprit peut-être ne comprendra pas, mais qui n'en feront pas moins admirables pour tous ceux qui, à l'exemple du vénérable frere Nicaise, les considéreront avec les

(*) Cette plaisanterie n'est point fondée. Mahomet est une de nos excellentes pièces. L'auteur du Pamphlet a tort ; à Paris, on sacrifie le beau, la vérité & les chef-d'œuvres de l'esprit, au plaisir de rire.

hardi ; c'est parler de corde dans la maison d'un pendu.

Nous allâmes de bonne heure à la campagne ; Ariste fut attaqué d'une maladie lente & dangereuse ; il vit bien-tôt qu'elle le conduiroit au tombeau ; il arrangea ses affaires , nous donna son bien , qui montoit à cinquante mille livres de revenus. Au lit de la mort , il nous fit appeler , & nous tint ce discours :

La Nature , mes chers enfans , vous a montré sa lumiere ; vous n'avez point connu le fanatisme & la superstition que tous les peuples ont placé à côté de la Divinité ; suivez la loi que le Ciel a gravée dans votre cœur & sur tous les climats ; aimez tous les hommes ; avant

yeux de la foi. La liste des miracles qu'il doit faire , se trouve chez la veuve Denis (*). Le convulsionnaire (**) continuera pour lui ses exercices. Les Dames grosses sont surtout invitées à le venir voir.

(*) Niece de M. de Voltaire.

(**) Le Kain , acteur outré & très-laid.

de faire la moindre action, réfléchissez
si vous n'attenez pas au droit de per-
sonne ; & si quelqu'un vous nuit, soyez
plus justes & meilleurs que lui. Il nous
embrassa tendrement, & rendit l'âme
l'instant d'après.

Nos larmes ne cessèrent de couler ;
l'image d'Ariste, ou plutôt son esprit,
est toujours avec nous ; nous suivons
ses conseils, nous pratiquons l'hospita-
lité, nous aidons de nos richesses les
pauvres de la Paroisse & des environs ;
nous jouissons innocemment des bien-
faits du Créateur ; nous ne faisons au-
cune mauvaise action ; les remords ni
le fiel de la superstition ne troublent pas
nos plaisirs, nous les goûtons aussi purs
que la nature les a faits. Emilor, que
j'appellerai dorénavant le Comte de
Saint-Albin, s'occupe de l'étude & de la
culture de ses terres.

Depuis la mort d'Ariste, nous avions
écrit pour nous informer des deux filles
confiées à deux de ses amis ; les recher-
ches de notre père & les nôtres furent
inutiles ; ce souvenir altéroit notre bon-

heur. Un soir, une jeune fille déguenillée vint demander à coucher à la ferme. La fermière lui trouva des traits si ressemblans aux miens, qu'elle en fut frappée ; elle accourut m'annoncer cette nouvelle : Madame, me dit-elle, voulez-vous que je vous amène une pauvre fille, qui vous ressemble comme deux gouttes d'eau ? Est-elle dans le besoin, Marguerite ; il faut l'aider, ce château est l'asyle des malheureux. La fermière m'amena la fille, je fus émue en la voyant ; j'appelai le Comte, il parut aussi agité, D'où êtes-vous, dit-il à cette fille ? De S. Quentin. O Ciel ! m'écriai-je, êtes-vous cette Babet confiée au Chanoine... Babet interdite, demanda d'où je la connoissois. Venez m'embrasser, vous êtes ma fille ; votre figure, votre nom & mon cœur me l'assurent.

Babet, qui ne concevoit rien à nos caresses, n'osoit trop se livrer au sentiment qui parloit déjà à son cœur. Le Comte s'apperçut de son embarras, lui demanda si elle n'avoit point une croix d'or. O Ciel ! s'écria-t-elle, j'ai cette

croix ; on m'a dit qu'elle auroit fait un
jour ma fortune : ma mere m'a bien re-
commandé de la garder précieusement ;
malgré ma misere, je l'ai conservée,
grand Dieu, se pourroit-il ! ah ! Mada-
me, quoi, une malheureuse fille... Ba-
bet ne pouvoit démêler dans ce moment
le trouble qui agitoit son cœur, elle re-
mit la croix à son pere. Le Comte alla
chercher le registre d'Ariste, & lui mon-
tra son article : « J'ai remis à mon ami
» M.... Chanoine de S. Quentin, une
» fille née dans ma cave ; on trouverà
» cette anecdote signée de mon nom
» sur un morceau de velin enchassé dans
» une croix d'or, que j'ai remise avec
» l'enfant ».

On brisa la croix ; Babet assurée de sa
naissance, se livra à la douceur de re-
trouver un pere & une mere ; sa figure,
ses caresses & son esprit flatterent notre
amour-propre : ma fille étoit de ma tail-
le : je lui fis donner des habits, elle nous
parut ravissante sous sa nouvelle parure ;
le Comte ne cessoit de la regarder, il
retrouyoit dans ses traits l'expressiou de

ceux qui l'avoient captivé dans mon printemps. Nous demandâmes à notre fille l'histoire de sa vie ; elle rougit, se tut un moment, puis elle nous dit, Si les faiblesses de l'amour sont capables de déshonorer votre sang, plaignez-vous au Ciel de m'avoir donné le jour, je n'ai suivi que les tranquilles impressions de ce Dieu ; le mauvais exemple & le libertinage ont entouré mon berceau, mes premiers soupirs ont été des crimes amoureux, & le naufrage de mon innocence le moment le plus délicieux de ma vie.

Le feu de la vertu, semblable au feu superficiel de Vesta, m'a paru allumé par la politique ; j'ai vu l'inutilité d'entretenir sa flamme, aussi-tôt que j'ai connu les hommes, le désir & l'empressement qu'ils ont marqué à l'éteindre dans mon cœur, m'ont fait croire qu'elle n'étoit rien. Les assemblées, les tête-à-tête, les promenades, les carrosses publics, les grands chemins, par-tout où j'ai trouvé des hommes, j'ai rencontré des ennemis de ma vertu,

Pouvois-je

Pouvoir
de l'im-
mable
moier
tôt u-
bien
stupide
du pla-
zacon

Ton

Pouvois-je rougir scule des foiblesses de l'humanité , & trouver la vertu aimable , quand mille ravisseuss déclamoient contre elle ? elle m'a paru plus tôt une indisposition de l'ame qu'un bien réel. Et comment pouvois-je sans stupidité la préférer à l'instinct naturel du plaisir ? Après ce début , ma fille nous raconta son histoire.

Fin du Tome premier.

129

148

192

